

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

## Chicago, Capitale du Crime...



**Après l'attentat en plein jour, en pleine rue,  
dont nous retraçons les dramatiques circonstances en page 3.**

# Partout... pour tous

**Détective?** D'après son sens étymologique, celui qui «enlève le toit».

**Détective** soulèvera tous les toits... surtout ceux qui sont trop couverts. Détective découvrira tout ce qu'il est nécessaire de découvrir pour le bien public.

**Détective** ! Ceux qui le créent, qui ont trouvé cette formule neuve — n'est-il pas le premier hebdomadaire des faits divers, à la fois journal et magazine? — n'ont d'autre but que de renseigner, de distraire, de passionner.

**Détective** ! Symbole unique du temps présent, avide de vérité. Il n'a pas d'uniforme, d'insignes officiels, de signallement particulier. L'Univers l'ignore : il n'ignore rien. Pour vous, lecteurs à qui nous l'offrons, il épiera, il poursuivra la trace du criminel, la piste du policier. Tantôt il aura des escarpins ; au besoin, il emploiera le chalumeau pour forcer les secrets. Il sera partout, pour tous.

**Détective** sera savant, puisqu'il sera chimiste, physicien, psychiatre, juriste. Et ce seront ses rapports sur l'Actualité.

**Détective** roulera pour vous sur toutes les routes. Il aura un œil à toutes les serrures, l'oreille à tous les vents. Il sera sportif, rapide. Il vous fera entendre des voix plus mystérieuses que toute T. S. F... Avec lui, vous serez au centre du monde, au cœur des drames de la vie : Les Nuits de Chicago, les bouges de Singapour, tous les ghettos, Whitechapel, les secrets du Pôle, les truquages, les intrigues des salons, des Cours, des ministères, vous les connaîtrez chaque jeudi. Et ce seront ses reportages, les échos de sa Lanterne Sourde.

**Détective** pousse ses antennes aux quatre points cardinaux, et son haut-parleur vous en détaillera toutes les histoires. Ses objectifs perfectionnés vous en apporteront les plus belles photographies, tirées en héliogravure. Et ce seront ces grandes enquêtes, partout, pour tous...

**Détective** sera historien : il sait toutes les langues ; il étudiera toutes les archives. Il connaît toutes les bibliothèques ; il aura les moyens de déceler les mystères les mieux gardés. Il dévoilera pour vous toutes les empreintes de la vie passée. Et ce seront ses pages où il ressuscitera les causes célèbres et la vie des grands aventuriers.

**Détective** sera romancier : il vous fera participer à des épopées merveilleuses. Vous aurez votre film hebdomadaire à domicile et vous vous apercevrez que les inventions des conteurs ont souvent aiguillé la police vers des procédés nouveaux. C'est ainsi que la fiction ramène à la réalité. Vous serez au cœur de l'imagination. Et ce seront les romans, les nouvelles du Détective, par les auteurs les plus ardents, les plus connus, les mieux aimés.

**Détective** ! présent et invisible, indiscret toujours et toujours libre ! Il vous apprendra à vous défendre contre les malfaiteurs, à retrouver les objets qui vous auront été dérobés. Bien vivant, audacieux et courageux, puisqu'il dira toutes les vérités, Détective est une équipe solide de dix, vingt, cent peut-être hommes jeunes et expérimentés, décidés à toutes les aventures pour vous les révéler. A ses seuls périls, à son seul honneur, partout, pour tous.

# LA LANTERNE SOURDE

Sous le voile noir...

Joseph Kures, la farouche serbe qui, pendant tout son procès, n'eût pas une minute de défaillance et fut même hautaine, insolente avec les jurés, a maintenant beaucoup perdu de sa morgue. A Saint-Lazare, dans la blanche cellule des condamnées à mort, si rarement utilisée à Paris, elle pleure, un voile noir sur la tête et tourne sans trêve autour de sa cellule comme une bête fauve. Parfois, elle pousse de véritables hurlements de douleur. On est pour elle aux petits soins. Nuit et jour, la Sœur Léonie et une autre détenue sont auprès d'elle, prêtes à satisfaire ses moindres desirs mais attentives aussi à ce qu'elle n'attende point à ses jours.

Comme on se rencontre...

Dernièrement, M. Metten, commissaire au service des jeux, arrêtait un commis de book qui prenait des paris rue Bouchut. Le commis se défendit des pieds et des mains. Mais brusquement, il se calma : il venait de reconnaître M. Metten, un camarade de régiment.

— Ce n'est pas toi, Metten ? Tu n'étais pas au 94<sup>e</sup> de ligne à Bar-le-Duc ? Tu te souviens qu'on a été en taule ensemble.

M. Metten dut en convenir mais ne poussa pas la camaraderie jusqu'à accompagner le délinquant à sa nouvelle destination.

Mise au point.

C'était à l'exécution de Charrier. L'aumônier de la Santé qui avait accompagné le condamné devant l'échafaud, sanglotait.

— Mon pauvre enfant, répétait-il, que la miséricorde du Seigneur soit avec vous...

— Ça n'en vaut pas la peine, répliqua Charrier, gouilleur, tandis que les aides du bourreau le poussaient sur la bascule.

Le couperet tomba. L'aumônier s'essuya les yeux... et se tournait vers les journalistes :

— Surtout, Messieurs, dans vos comptes rendus, écrivez bien mon nom avec deux s, vous l'estropiez toujours... N'est-ce pas, avec deux s !

Phryné en correctionnelle

Au tribunal correctionnel de Berlin, on juge une femme qui a volé dans un grand magasin.

L'accusée paraît sous la robe réglementaire de la prison de Moabit, mais au moment de prendre place dans le box des prévenus, elle aperçoit son fiancé dans la salle. S'assoit au banc d'infamie sous les yeux de celui qu'elle aime, pour qui peut-être elle a volé !

Elle prétend obtenir du président que le jeune homme soit expulsé. Le président s'y refuse et ordonne à l'accusée de s'asseoir.

— En ce cas, s'écrie-t-elle, vous m'y verrez telle que je suis.

D'un geste, brusque elle ôte sa robe et paraît dans tout l'éclat de sa beauté aux yeux de l'aéropage étonné... mais ravi.

— La justice est aveugle, déclare le président, mais non pas le public. Faites évacuer la salle.

Après quoi, le vertueux président — il y a des juges à Berlin — condamna Phryné à un an de prison.

Prudence est mère de la Sécurité.

Le brigadier-chef Leroy, spécialiste des arrestations de voleurs à la tire, fut un jour victime d'un Espagnol facétieux, qu'il venait d'arrêter. Pendant qu'il l'interrogeait, dans son bureau, 36, quai des Orfèvres, l'homme, avec une rare habileté, lui enlevait sa montre sa chaîne en or et son épinglette de cravate. Ce ne fut qu'après avoir signé son interrogatoire, que le pick-pocket lui révéla son dernier vol. Depuis ce jour, le brigadier Leroy garde son admiration aux voleurs à la tire, et son portefeuille soigneusement arrimé.

Le président à la page.

Lors du procès de Sirot, le crapuleux assassin de la couturière de Neuilly, l'ancien valet de chambre ne cessa de parler argot.

Comme il accusait Escurat, son complice jalot, de l'avoir poussé à cambrioler chez les époux Drezeit, M. Mangin-Bocquet, qui présidait la cour d'Assises, lui donna, pour une fois, raison :

— C'est évident !... déclara-t-il, vous n'auriez pas été là-bas à la fin...

Il y eut un moment de stupeur dans la salle à l'énoncé de cette phrase peu protocolaire. Mais il apparut, lorsque M. le Président négligea de réprimer les sourires qui suivirent, qu'il avait voulu démontrer à Sirot qu'il savait être, lui aussi, à la page.

Sur les bords du Danube.

Anna, petite bonne de 17 ans, se promenait avec son fiancé Karl, sur les bords du Danube.

Il pleuvait. Les jeunes amoureux étaient de mauvaise humeur. Ils se disputèrent. Karl poussa violemment Anna qui... tomba dans le fleuve.

Des passants, témoins de la scène, sauvèrent la petite bonne. Et Karl fut poursuivi pour tentative de meurtre.

Devant les juges, il pleura, jura qu'il n'avait pas voulu la mort de son amie, implora la pitié, mais fut condamné.

Alors Anna, qui avait été convoquée comme témoin, voulut décharger son fiancé et prétendit s'être jetée elle-même dans le Danube dans un accès de désespoir.

Pauvre Anna ! Contredite par le témoin, elle fut poursuivie pour faux témoignage et condamnée, elle aussi, à plusieurs mois de prison.

Le mensonge de la petite bonne était pourtant un pieux mensonge...

La Cour d'Assises, bureau de placement.

Lorsque mardi dernier, les jurés de la Seine acquittèrent, à l'unanimité, moins une voix, Suzanne Lebrun, cette petite bonne de vingt ans qui avait étranglé un nouveau-né, on vit accourir du fond de la salle des assises, une femme du monde, tenant dans ses mains, le mouchoir qui, pendant l'audience, n'avait pas quitté ses yeux.

Elle se précipita vers M<sup>re</sup> Jeanne Rospars, tout émue encore de son succès et lui demanda à voir tout de suite sa cliente. Ce qui fut fait.

— "Je vous engage dès ce soir à mon service", dit-elle à la pauvre fille.

Et Suzanne Lebrun — ayant signé la levée d'écrou, quitta le Dépôt pour une "place bourgeoise".

La Cour d'assises, bureau de placement, cela ne s'était pas encore vu !

Peut-on mutiler les condamnés à mort ?

Un curieux procès va se plaider en Amérique.

Un condamné à mort, Ted Stinton, était électrocuté samedi dernier.

Sitôt que son cœur eût cessé de battre, des médecins lui enlevèrent ses glandes et les greffèrent sur un vieillard.

L'opération réussit parfaitement. Presque aussitôt, le vieillard ressentit une vigueur nouvelle.

Mais l'histoire s'est corsée. La famille de Ted Stinton lorsqu'elle vint prendre possession du cadavre s'aperçut de la mutilation.

Elle intenta un procès aux médecins, aux tribunaux, au gouverneur de la province, enfin au greffé lui-même.

Voilà une opération qui risque de coûter fort cher au greffé, plus cher certes que celles que tente et réussit le fameux docteur Voronoff.

Et quand il aura payé, il ne sera pas quitte avec la famille qui a une exigence plus inquiétante encore pour le vieillard.

Elle veut que les glandes soient restituées au cadavre ; elle veut que le cadavre soit enterré complet.

Le mot de la fin.

M. Deibler est humoriste à ses heures.

Il opérait récemment à Bourgen-Bresse. Quelques temps avant l'exécution, il rencontra un substitut de la région, et comme celui-ci

## Sommaire

Page 3. Chicago, capitale du crime, par Allan Ross Macdougall.

Page 4. Pourquoi fut étouffée l'affaire de Pérédes, par M. Lecoq.

Page 5. Détective à travers le monde.

Page 6. Le grand referendum concours du Détective, présenté par Louis Roubaud. Détective Cinéma, par Marcel Achard.

Page 7. La coupe fêlée, nouvelle inédite de J. Kessel.

Pages 8 et 9. Grands procès... Petites Causes

Page 10. Si vous voulez devenir un bon détective. Dans notre Bibliothèque par Jean Desbordes et Roger Gallois.

Page 11. La vie aventureuse de Vidocq par Jacques Mourier.

Page 12. Un drame à la Dos-toiewski.

Page 13. Truquages, erreurs et combines du sport, par C. A. Gonnet

Page 14. La série sanglante roman inédit par S. S. Van Dyne.

**BIENTOT**  
nous commencerons  
une série de repor-  
tages sur les bouges à  
travers le monde.

**Jeudi prochain**  
**Une visite à**  
**"Saint-Lago"**  
par  
**Henri DANJOU**  
et  
**Le procès**  
**de l'Archevêque**  
**aux six femmes**  
**qui passionne**  
**toute l'Europe**

lui demandait de ses nouvelles, M. de Paris, hocha la tête mélancoliquement :

— Je vais bien, dit-il, mais l'attitude méfiante des populations à mon égard, m'attriste...

— Que voulez-vous dire par là, s'inquiète le magistrat.

— Et oui, continua M. Deibler, je m'étonne d'éveiller si peu de sympathie... je n'ai jamais fait de mal à personne...

## Quelques collaborateurs de DÉTECTIVE



(Photo Henri Manuel).  
Maurice GARÇON



(Photo G. L. Manuel).  
J. KESSEL



(Photo Martinie).  
Louis ROUBAUD

## UNE Bonne Affaire

En vous abonnant, non seulement vous payez votre numéro moins cher, non seulement vous vous assurez un service régulier, mais aussi vous serez intégralement remboursé. Comment ? DÉTECTIVE vous le dira bientôt. Sachez déjà que les premiers abonnés seront, naturellement, les plus favorisés.

|                    | 1 an           | 6 mois | 3 mois |
|--------------------|----------------|--------|--------|
| France et Colonies | 48. »          | 25. »  | 13. »  |
| Etranger           | 65. »          | 33. »  | 18. »  |
| Etranger           | tarif B. 75. » | 39. »  | 21. »  |

Remplissez et renvoyez-nous le bulletin d'abonnement détachable que vous trouverez page 15.

# DÉTECTIVE

35, Rue Madame, Paris  
Téléphone : LITTRÉ 32-11

GEORGES KESSEL  
Directeur-Rédacteur en Chef

## Chicago capitale du crime

215 attentats en deux ans.  
La police reste impuissante  
devant les associations de bandits  
qui terrorisent la ville chaque jour.

Chicago ! Chicago !  
Quelle ville merveilleuse !

De nos jours, le nom de Chicago représente pour tout le monde le symbole du désordre et du crime. Au cours des deux années écoulées, on y a compté 215 morts violentes, dues à des armes à feu, ou à des bombes. Rien n'a été entrepris par les pouvoirs publics pour mettre un terme à ces désordres. Les bandits poursuivent allègrement leurs fusillades ou torpillages.

### Un après-midi en pleine foule.

La dernière en date de ces agressions a eu lieu, le 7 octobre dernier. Antonio Lombardo, un des chefs attitrés des bas-fonds de Chicago, frère d'armes du Roi des apaches de cette ville, Alphonse Capone (Al le Balafre), a été tué sur place. Ses meurtriers, perdus dans la foule, n'ont pas encore été retrouvés. S'il faut en juger sur des précédents créés par des affaires analogues, ils ne le seront jamais. Le crime fut commis dans l'après-midi ; vers 16 h. 30, à l'angle des rues Madison et Dearborn. Ce carrefour est réputé comme étant le plus encombré de la ville, et certainement l'un des plus encombrés de l'Univers. On pourrait le comparer à Broadway (New-York), à la hauteur de la 42<sup>e</sup> rue, ou encore, à la place de l'Opéra, un jour de fête. La foule qui tous les jours s'y presse et s'y bouscule, était, ce jour-là, encore accrue par quelques milliers de badauds, en contemplation devant un énorme aéroplane que l'on hissait au haut des magasins de Bosben où il devait être exposé. L'Hôtel de ville n'était distant que de trois rues.

Accompagné de deux hommes, ses gardes du corps, Antonio Lombardo, s'était avancé le long de Dearborn Street. Au moment où il s'engageait dans Madison Street, on entendit soudain une détonation percer le brouhaha confus des voix et du trafic. Puis une autre. Encore une autre. Et encore une, se succédant presque sans interruption. Des meurtriers inconnus étaient en train de déverser tout leur stock de balles dum-dum dans le dos de Lombardo et de Joseph Ferraro, l'un de ses gardes du corps.

A la première détonation, la sage foule de Chicago s'était jetée, criant et hurlant à la recherche d'abris, on eût dit autant de lapins ! Lombardo, tombé à terre, se tordait dans les trances d'une horrible agonie, les balles dum-dum s'étant logées dans la partie postérieure de sa tête. Quelques minutes après, il avait cessé d'exister.

Le garde Ferraro, agonisant, lui aussi, hurlait, se tordant de douleur, tandis que sa main faiblissante ne cessait de brandir un pistolet automatique 45. D'un mouvement rapide, l'agent de police qui s'était précipité sur le lieu du drame, immobilisa son poignet et le força à lâcher l'arme meurtrière.

Tandis que les deux apaches gisaient agonisants sur le trottoir, la foule, prise de panique, courait toujours, criant et jouant des coudes. D'autres policiers et détectives arrivèrent, qui brandissaient dans l'air des revolvers menaçants. Bientôt l'un d'eux maîtrisa le second garde du chef de bande tué, qui s'était mis à la poursuite des assassins. Braquant sur lui son revolver, le représentant de la loi l'arrêta et lui enleva son pistolet automatique 45.

La Sûreté générale avait été alertée trois minutes après que le crime eût été commis. Six détachements en auto, annonçant leur passage par des hurlements de sirènes, défilèrent en trombe sur les lieux du crime. A grand-peine, ils se frayèrent un passage à travers la foule compacte. Lorsqu'ils se furent approchés du trottoir tout éclaboussé de sang, ils purent enfin endiguer le flot des curieux, tandis que les officiers supérieurs identifiaient les victimes. Ferraro, le blessé, fut rapidement enlevé et transporté dans un hôpital. Pasqualino Lolordo, le second garde de corps, indemne, fut ligotté et emmené à la prison municipale pendant que le cadavre de Lombardo, le chef de bande assassiné, était transporté dans un établissement de pompes funèbres.

A l'hôpital où sa vie déclinait à vue d'œil, Ferraro fut interrogé par le substitut de l'Attorney d'Etat, Hoffmann. « Vous allez mourir », lui dit l'Attorney en italien. « Dites-nous le nom de votre agresseur ». L'autre, pour toute réponse, secoua



Trois policiers pour l'arrestation d'un seul homme...

faiblement la tête. Quelques minutes après, un nouvel apache était venu accroître le terrible tribut que Chicago paie en morts violentes.

Dans sa cellule, Lolordo était aussi muet que ses deux compagnons morts. Il ne savait rien, ne pouvait rien dire. On ne put rien lui tirer, si ce n'est l'affirmation qu'il aurait certainement rattrapé au moins l'un des assassins, si on l'avait laissé en liberté. Il ne pouvait, ou ne voulait rien dire de plus. On n'obtint aucun signallement des hommes qui avaient tué ses copains, pas plus que les raisons qui les avaient poussés à commettre ce crime.

Mais ces raisons n'ont rien de mystérieux. Il est facile de rattacher ce crime à l'inévitable guerre que se livrent, depuis deux ans, deux bandes d'apaches qui terrorisent Chicago et ont fait de son nom le synonyme de la ville la plus criminelle de l'Univers. L'assassinat de Lombardo n'est qu'un épisode sanglant dans la lutte sans merci engagée pour la suprématie dans la répartition des bénéfices dus à l'importation clandestine des alcools du Canada, d'une part, et la fabrication et distribution des alcools synthétiques à Chicago, de l'autre.

prohibition. « Big Jim » avait fait venir de Brooklyn un Sicilien du nom d'Alphonse Capone, pour en faire son garde de corps et son lieutenant.

Ce gentleman des bas-fonds possède une grosse face sentimentale, des lèvres rouges et charnues, de grands yeux noirs qui ont la larme facile. On le désigne parfois par le surnom « d'Al au grand cœur », à cause des couronnes aux dimensions extravagantes qu'il envoie aux funérailles des membres des bas-fonds, prématurément décédés. Mais il est surtout populaire sous le nom d'Al le Balafre, que lui a valu une cicatrice qu'il porte bien en évidence sur un côté de sa grosse figure.

Après avoir servi pendant quelque temps sous les ordres du « Grand Jim », « Al le Balafre » se sentit trop fort pour continuer à travailler pour un patron. Il s'associa avec l'un des lieutenants du « Grand Jim », appelé John Torrio, et un beau jour, « Grand Jim » fut « zigouillé », comme ils disent, par un homme à la solde des deux Italiens, assoiffés de pouvoir et de gros gains. Cet homme était un certain Frank Yale, appartenant aux bas-fonds de Brooklyn, où il est connu sous le nom de Frankie Yale.

C'est ainsi qu'après la mort du « Grand Jim »,

s'empressa naïvement de serrer. Mais tandis que sa main était immobilisée dans l'étreinte de fer du bandit, les deux autres le mettaient en joue par dessus l'épaule de Capone et pressaient sur la détente. Le fleuriste tomba à la renverse sur une grande couronne de chrysanthèmes, qui lui avait été commandée pour l'enterrement d'un bandit tué quelques jours auparavant.

### Une conférence de la « Paix »

Après cet épisode de la guerre mouvementée qu'elles se livraient, les différentes bandes se mirent d'accord pour convoquer une conférence de la paix. Cette réunion fut tenue dans un des principaux hôtels de Chicago. Devant la salle se tenait un homme chargé d'inviter les membres de la conférence à déposer leurs armes avant d'entrer. Pendant que la conférence allait son train, il eût tout le loisir de dénombrer et d'examiner les marques de deux cents revolvers et pistolets automatiques, tous chargés. Malgré cela, la paix ne fut pas de longue durée. La bande Moran-Aiello convoitait trop les \$ 75 millions qui auraient pu lui échoir, si les Capone-Lombardo ne leur barraient plus la route.

Ils firent venir à Chicago deux célèbres « tueurs » de St-Louis. A ces deux individus peu scrupuleux on offrit la somme de \$ 25.000 (600.000 fr.) s'ils réussissaient, de quelque manière que ce soit, à tuer les deux chefs en question.

Mais un beau matin les deux tueurs de St-Louis furent retrouvés morts, étendus côte à côte près du Melrose-Parc. Les Moran-Aiello durent chercher autre chose.

Alors, un de leurs acolytes s'aboucha avec Ralph Sheldon, dont on savait qu'il possédait la confiance de Capone. On lui offrit de payer de \$ 50.000 (1.200.000 fr.) chacune des vies de Capone et Lombardo. Avant qu'il eût pu mettre son projet à exécution, la trahison de Sheldon dut découper et il s'enfuit brusquement de la ville, avant qu'il ne fut trop tard.

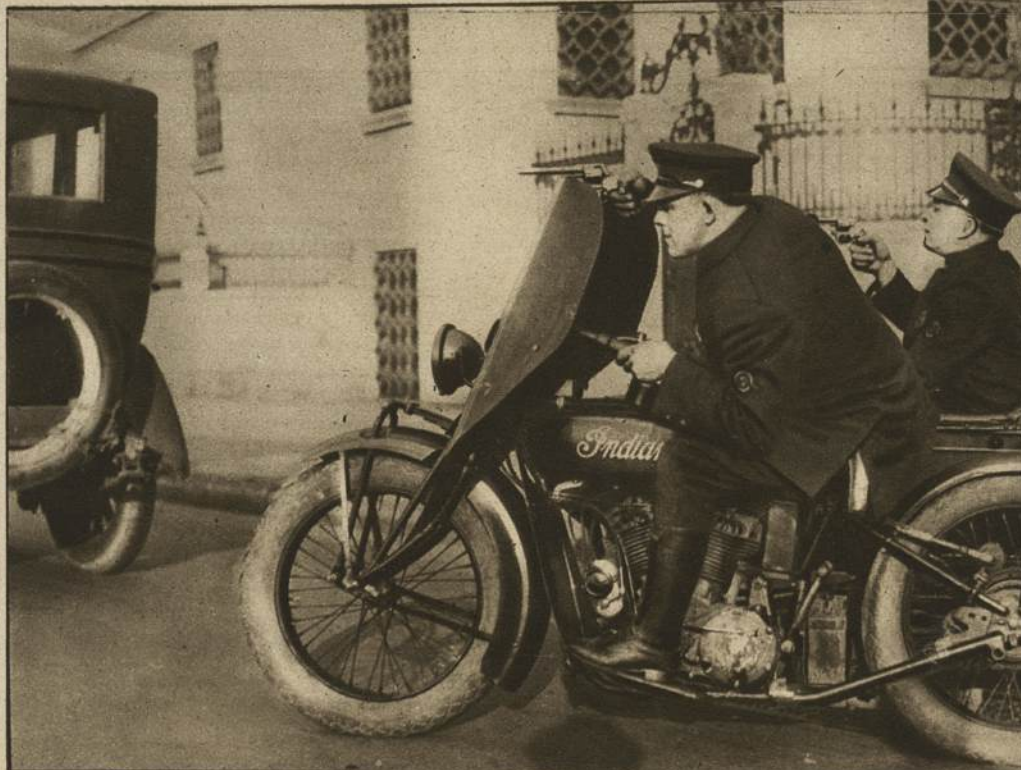
Finalement, les Aiello se souvinrent de leur ami et parent, le chef de la fameuse bande de Brooklyn, Frankie Yale. A la suite d'un règlement de compte en partage de bénéfices, Yale avait encore une querelle à vider avec Capone. Ayant sous ses ordres une petite troupe d'hommes robustes, il consentit donc à prêter à la bande de Chicago son concours pour la débarrasser de leur ennemi commun. Mais il avait compté sans le service d'espionnage d'Al le Balafre. Un jour, alors qu'il franchissait le seuil de sa maison de Brooklyn, quelques balles de mitrailleuses vinrent mettre fin à son existence aventureuse. Cela s'était passé il y a environ deux mois.

### Et maintenant...

Et maintenant, Lombardo a payé de sa vie la mort de Frankie Yale. Son chef se cache quelque part. Il sait bien que son tour peut venir inévitablement. Mais il ne sera pas une cible facile à atteindre. Il y a bon temps que le Balafre a pris toutes ses précautions. Il ne sort jamais sans sa garde de corps — huit hommes qui forment autour de lui un double rempart. Tous, ils sont de très grande taille, tandis qu'il est, lui, très petit. C'est pour cela que les assassins présomptifs ne pourront pas viser sa tête à travers l'espace laissé libre à la hauteur du cou de ses gardes. De plus, tous ces hommes, chef et gardes, portent des vestes imperméables aux balles, du plus récent modèle. Selon eux, rien, si ce n'est des boulets de canons ne pourrait transpercer la forteresse combinée, la double muraille de crânes et d'acier, et dont la rupture aurait finalement raison de cet homme.

L'auto de ce Monsieur Capone est également blindée. Et dans ses deux maisons de Cicero et de Chicago sa chambre et la salle à manger familiale sont tapissées avec un acier de cuirassé de la meilleure espèce ! Mais ses adversaires ont juré d'« avoir sa peau » ; ils ont juré de le supprimer avant que ses cohortes aient fini par les supprimer eux-mêmes. Le total des 215 morts violentes s'accroît encore sensiblement, avant qu'on ait pu y adjoindre le Balafre. Mais quand enfin sa mort sera homologuée, il y aura, au dire des cercles policiers, « un enfer déchaîné », parmi les bandes de Chicago.

Allan Ross MAGDOUGALL.



(Photo Wide World)

### A la poursuite de bandits en auto, à travers les rues de Chicago

Lorsqu'à la fin de la guerre la prohibition devint partie intégrante de la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, les hommes qui régnaient dans les bas-fonds de Chicago entrevirent la possibilité de réaliser de grosses fortunes en trafiquant des alcools « boot-leg ». La population de la ville est composée d'un nombre incalculable d'Italiens et de Siciliens. Ces gens-là, habitués à consommer leur litre quotidien d'« Encre Rouge », Chianti, n'allaient pas laisser une stupide loi américaine les en priver. Et c'est ainsi que leurs chefs entreprirent de les approvisionner non seulement en alcools de contrebande, venus du Canada, mais encore en ustensiles nécessaires pour la fabrication de boissons alcooliques à domicile.

### Alphonse au Grand Coeur.

Lorsque fut adopté le Volstead Act, les bas-fonds italiens comptaient parmi leurs chefs le fameux « grand Jim » Colosimo. Il était patron d'un grand restaurant où l'« Encre Rouge » et d'autres boissons plus coûteuses étaient toujours débitées malgré la surveillance des agents de la

Torrio et Capone devinrent les chefs de bande les plus importants de Chicago. Ils inondèrent la ville et tout le Middle-West d'alcools de contrebande ou de fabrication synthétique. Ils installèrent des maisons de jeu et veillèrent à ce qu'elles soient protégées de toute ingérence de la part de la police. Ils étaient riches, puissants et redoutés. Mais il n'est pas donné aux hommes de jouir longtemps de la richesse et du pouvoir sans exciter l'envie de créature de moindre envergure.

### La guerre des « hors la loi »

Parmi ces dernières, il y avait un chef de bande nommé Dean O'Barrion. Il avait un grand commerce de fleurs dans le quartier Nord de la ville. Cette affaire ne jouait guère qu'un rôle de camouflage, servant à masquer d'autres opérations moins légales. Lorsque ces opérations empiétèrent sur le terrain de MM. Capone et Torrio, il fut voué à la mort. Un jour, trois hommes se présentèrent dans la boutique du fleuriste. Le premier — Capone en personne, selon la rumeur publique — lui tendit amicalement la main, qu'O'Barrion

Page 14 :

## La Série Sanglante

# POURQUOI FUT ÉTOUFFÉE L'AFFAIRE DE PÉRÉDÈS

**Assommé à coups de crucifix,  
le caissier était détenteur de documents  
qu'il fallait, à tout prix, lui retirer.**



EST le samedi 11 février 1928, vers 16 heures que fut assassiné dans son bureau, M. Félix de la Tajiada de Pérédès, caissier des Missions Catholiques en France.

A cette heure-là il mettait en ordre sa comptabilité.

Il est facile de reconstituer la scène tragique.

La pièce est sommairement meublée d'un bureau, de deux sièges, d'un coffre-fort.

Au mur pend un grand crucifix de fonte. D'un tiroir, M. de Pérédès vient de sortir deux larges portefeuilles bourrés de billets de mille.

Le soir commence à tomber. Cette fin d'après-midi de février est froide et triste.

M. de Pérédès allume un bec de gaz au-dessus de son bureau.

Puis tournant le dos à la porte d'entrée, il reprend l'examen de ses livres. Parfois, il plonge ses doigts mobiles et fins dans le portefeuille.

Une sonnerie retentit : un visiteur. Le caissier des missions n'a pas besoin de se déranger. Il appuie sur un bouton électrique placé près de sa main.

La porte s'ouvre sans bruit ; un souffle d'air soulève les papiers.

Brusquement, l'ombre d'un crucifix grandit sur le mur devant les yeux exorbités par l'horreur de M. de Pérédès.

Et la mort s'abat sur lui...

## Le Marquis-caissier

Les Missions catholiques étrangères de la Compagnie de Jésus ont leur siège central, 8, rue de Varenne, à l'angle du Boulevard Raspail, dans un immeuble aristocratique, à l'architecture un peu sévère, sombre.

C'est là que, depuis une vingtaine d'années, le marquis Félix de la Tajiada de Pérédès, s'occupait de la comptabilité centrale des procures de missions, pour le compte de l'ordre des jésuites auquel il appartenait en qualité de frère tertiaire.

M. de Pérédès menait une vie austère et honnête. Il brassait des millions et ne retenait pour lui que quelques francs, de quoi vivre.

Son appartement dans l'immeuble des missions, se composait au rez-de-chaussée, d'un vestibule et d'une pièce lui servant de bureau où se trouvait le coffre-fort dont il avait toujours les clés sur lui ; à l'entresol, d'une chambre à coucher, à laquelle il accédait par un petit escalier en colimaçon.

Les pièces du rez-de-chaussée possédaient deux portes. L'une donnait sur la voûte d'entrée de l'immeuble que M. de Pérédès pouvait ouvrir de son bureau sans se déranger, en appuyant sur un bouton électrique. L'autre porte s'ouvrait dans le bureau même, sur le grand escalier conduisant aux étages supérieurs.

Tous ces détails, les journaux les ont donnés à l'époque. Nous passons vite pour arriver à ce qu'ils n'ont pu dire.

## La singulière déposition de l'aide-comptable

Le dimanche 12 février, vers 4 heures et demie de l'après-midi, un homme se présentait au commissariat du quartier des Invalides, rue de Bourgogne.

Il était livide mais faisait de grands efforts pour cacher sa puissante émotion.

C'était le frère tertiaire Robereau, aide-comptable de M. de Pérédès.

Au secrétaire de commissariat, il déclara que le caissier des missions venait de mourir frappé de congestion. Qu'on retienne ce point !

M. Robereau fut le premier, avec la concierge, Mme Jardin et le sacristain M. Eguino, à découvrir le cadavre.

La victime ainsi que le montre le document photographique, ci-contre, était affalée sur son fauteuil, la tête penchait sur le dossier, touchant presque le mur. Le crâne était ouvert, comme une grenade éclatée. Des débris de cervelle avaient éclaboussé le mur et le placard, derrière M. de Pérédès. Une flaque de sang, longue et large, maculait le plancher ; du sang aussi sur les murs, sur les vêtements du mort ; du sang sur des papiers tombés à terre. Une scène de carnage !

L'autopsie devait plus tard révéler que toute la partie droite du crâne depuis le frontal jusqu'à l'occipital et du temporal au pariétal, avait été broyée par de multiples coups portés avec une grande vigueur à l'aide d'un instrument, comportant au moins une partie en forme de tige.

Comment donc M. Robereau ne vit-il point ce sang qui souillait tout l'angle de la pièce où fut assassiné M. de Pérédès ? Comment ne vit-il point que la tête du caissier était horriblement mutilée et comment put-il confondre cette mort atroce avec une mort par congestion ?

Il s'est expliqué là-dessus, disant que le bureau était plongé dans la pénombre

en raison du jour d'hiver qui s'achevait et que le temps pluvieux assombrissait encore.

Les policiers objectèrent que M. de Pérédès travaillait au moment du crime ; que donc il faisait encore assez clair.

M. Robereau répliqua que le bec de gaz placé au mur au-dessus du bureau devait être allumé quand le caissier faisait ses comptes et qu'il était éteint lorsque lui-même pénétra dans la pièce où flottait une vague odeur de gaz. Ces faits sont exacts.

Il reste cependant à dire comment l'aide-comptable a pu déterminer dans l'ombre une mort par congestion, comment il n'a pas eu plus de curiosité.

Etrange insouciance ! Car s'il se penchait un peu sur le mort, il ne pourrait lui échapper que son patron a succombé dans de terribles circonstances, sous les coups furieux d'un assassin.

Que penser alors d'une semblable dé-

ses déclarations elles aussi sont entachées, de nombreuses contradictions.

— J'ai sonné à la porte de M. de Pérédès après quatre heures, affirme-t-il. La porte ne s'ouvrant pas je l'ai ouverte alors avec mes clefs.

Il voit l'état de M. de Pérédès. Sa conviction est faite tout de suite : il est bien mort ; il ne peut en être autrement ; la plaie est là, devant lui, béante qui laisse échapper la cervelle.

Sans attendre la police, il s'approche du cadavre, prend les clefs du coffre-fort et s'empresse avec calme de transporter des documents et une liasse de valeurs (pour plus d'un million) chez M. de Broglie, directeur des missions, à ce moment en Belgique.

Le sacristain ne devait cependant pas ignorer que cette opération allait à l'encontre des règles judiciaires, qui interdisent tout changement des lieux du crime



Après le crime... Le caissier, la tête ensanglantée est effondré sur son fauteuil.

claration, si ce n'est qu'elle fut faite avec l'espoir naïf que la police ne se dérangerait pas pour constater une mort naturelle.

## ...et l'étrange figure du sacristain Eguino.

Aussi étrange que celle de M. Robereau, est la figure du frère Eguino, sacristain de la chapelle des missions, sise rue de Sèvres, garçon de bureau et homme de confiance de M. de Pérédès.

Le frère Eguino, maigre et fort avec des mains larges comme des battoirs, accomplissait sans dégoût, sans peine sa besogne subalterne. Il nettoyait les bureaux, allumait les poêles. Il vivait en ermite et l'on pouvait croire qu'il ne travaillait avec acharnement que pour la plus grande gloire de Dieu ou par cette sorte d'humilité des croyants qui pensent se rapprocher de Dieu en faisant les plus bas travaux, les tâches les plus ingrates.

Il parle peu ; ne rit jamais. Sans vice, sinon sans passion, cet homme sombre, semble échappé d'un roman d'Eugène Sue.

Il est de ceux qu'on peut interroger, torturer, vainement.

Eguino était l'homme de confiance du caissier des missions.

Or, voici son rôle dans cette affaire mystérieuse :

Le lendemain du crime, Eguino ne se présenta ni dans la matinée, ni au début de l'après-midi dans le logement de M. de Pérédès. Il est vrai que le dimanche le frère tertiaire était plus sacristain que nettoyeur et retenu rue de Sèvres.

De graves soupçons ont pesé sur lui,

avant l'arrivée du commissaire et des services de l'identité judiciaire.

— J'ai agi par ordre, retorque Eguino. Du reste, les titres appartenaient à la communauté et M. de Pérédès m'avait donné des instructions à ce sujet.

Le caissier des missions prévoyait-il donc sa mort prochaine ?

## Un témoignage qui semble tendre à égarer la police

Mais des contradictions, des réticences, des erreurs plus graves obscurcissent bien davantage ce drame et tendent bien mieux à égarer la police.

C'est Mme Jardin, la concierge de l'immeuble dont le fils aussi appartient à la Compagnie de Jésus qui accuse Simon, plus tard reconnu innocent ; qui l'accuse avec une force singulière et des arguments qui ne tiendront pas.

Elle prétend l'avoir vu sortir du bureau de M. de Pérédès, le samedi 11 février, un peu après 4 heures.

Confronté avec lui, elle s'écrie théâtralement : « Je sais que mes paroles sont très graves. C'est bien vous Simon que j'ai vu sortir. Je vous ai vu refermer la porte et vous sauver vers la rue en vous glissant le long du mur et en cachant votre visage. »

L'enquête de police a démontré qu'elle n'aurait pu voir sortir le criminel, assise comme elle l'était, à cette heure-là, sur un siège bas, dans sa loge.

Certes, la victime est bien choisie et la police s'y trompe. Elle s'égare sur la piste Simon, perd un temps précieux à fouiller la vie de cet homme, à rechercher un soi-disant complice.

Simon est un dévoyé ; il a des mœurs hors nature, une conscience élastique.

Il rendit quelques services à M. de Pérédès qui, pendant un temps s'en servit comme informateur. Le caissier des missions l'avait même chargé d'une enquête sur les milieux politiques de Versailles.

Simon mange avec des amis de rencontre, les frais d'une enquête qu'il ne fait pas. Il ne bouge pas de Paris, ne réunit aucun renseignement, mais il vient « taper ».

Il lui manque toujours un peu d'or pour mener à bien ses investigations.

M. de Pérédès cède une fois, deux fois à la fin, exaspéré, il prie Simon d'aller se faire pendre ailleurs.

Simon est un individu taré soit ! mais un assassin, non !

D'ailleurs il a été démontré qu'à l'heure du crime, il se trouvait dans un hôtel de la place Dauphine, avec un ami de rencontre.

Ainsi s'écroule la sensationnelle déposition de Mme Jardin.

## D'autres obscurités, d'autres réticences...

C'est encore Eguino qui attend huit jours avant de déclarer aux magistrats que le coffre-fort du caissier avait été ouvert par lui et non par l'assassin, comme on le supposait.

Les autres jésuites interrogés, ne disent rien mais par leurs insinuations ils cherchent aussi à égarer les recherches.

La police retrouve-t-elle 25 mille francs dans un tiroir ce qui démolit singulièrement la thèse du crime commis pour voler ? Les jésuites lui signalent alors, mais seulement alors, qu'une autre serviette contenant 30.000 francs a disparu aussi.

Et l'on retrouve parmi les titres transportés chez M. de Broglie, une serviette vide que tout le monde, rue de Varenne, feint de ne pas reconnaître.

A Bruxelles, où il se trouve, M. de Broglie est averti du crime par télégramme.

Il ne s'étonne pas, ne s'affole pas. Il ne bondit pas dans le premier train en partance pour Paris. Il ne vient rue de Varenne que trois jours plus tard, y rencontre Eguino, cause avec lui, et ne voit pas les magistrats ce jour-là mais seulement quelques jours plus tard.

Au cours de cette entrevue, que se passa-t-il entre les deux hommes ? Quels lourds secrets échangèrent-ils ? Quelle tactique adoptèrent-ils ? Nul ne le sait, nul jamais ne le saura.

## Le vol d'argent n'a pas été le mobile du crime

Et l'arme du crime ? Pour nous la chose n'est pas douteuse : M. de Pérédès a été assommé par un lourd crucifix qui, quelques heures plus tôt, était accroché au mur de son bureau et que l'on n'a pas retrouvé. Est-ce l'habitude d'un criminel de fuir en emportant une arme ensanglantée.

Un revolver soit ! le sang ne l'a pas sali ; cela se cache dans la poche ; enfin, cela coûte cher. Mais une autre arme, une arme qui défonce les crânes, rompt les os, broie les poitrines, une arme qui tient de la place, cela se laisse sur les lieux du crime.

Une pince monseigneur, une barre de fer, une clé anglaise, s'abandonnent près du cadavre.

Ici, rien de semblable. On n'a rien retrouvé et l'on ne peut oublier le rapport du médecin légiste : M. de Pérédès a été assommé par un instrument contondant dont une partie au moins était en forme de tige.

Un crucifix, parbleu !

Ainsi donc, le vol d'argent n'a pas été le mobile du crime qui n'est pas crapuleux. Simon a été mis hors de cause. L'affaire, conduite, assez mollement d'ailleurs, par M. Barthélemy, commissaire divisionnaire, est enterrée. L'assassinat de Truphème par Mestorino est venu distraire l'opinion publique du crime de la rue de Varenne.

Une autre hypothèse avait été formée par la police. On sait que les fonctions de caissier des missions peuvent rapporter gros à son titulaire, s'il accepte seulement des pots de vin réguliers, des commissions parfaitement licites que laissent les gros fournisseurs.

L'esprit de lucre aurait pu pousser un subalterne avide de saisir une bonne place.

Mais quelle vraisemblance y a-t-il qu'à la suite d'un forfait pareil, la compagnie de Jésus place à la tête de la caisse, l'une des personnes qu'on eut suspectées ?

Il faut écarter cette hypothèse.

Mais est-on sûr que depuis quelque temps, M. de Pérédès donnait encore satisfaction, confiance entière à l'Ordre ?

Est-on sûr que des documents n'ont pas disparu, documents pour les décuver desquels des personnalités très puissantes auraient donné cher ?

Le Marquis-caissier n'avait-il pas été sollicité par un prince puissant pour livrer ces documents et n'était-il point tenté de céder, à la veille de son assassinat ?

Cet assassinat passe maintenant aux yeux de bien de gens, comme une affaire de légende, et ils penseront que nous donnons peut-être vite dans le roman.

Nous verrons.

Pour le moment, arrêtons cette enquête sur ces mots de Chateaubriant.

« Un mystérieux nuage couvre toujours les affaires des jésuites ».

Monsieur LECOQ.

## à travers

## DETECTIVE

## le Monde

A la manière de Bonnot et Garnier  
deux bandits terrorisent Cologne

Les exploits des bandits tragiques, Bonnot, Garnier, Raymond-la-Science : attentats contre un garçon de recettes, attaques massives contre une banque de Chantilly, assassinat d'un chef de la police ; défense désespérée, tout ce bilan criminel est encore dans nos mémoires.

Mais en regard des crimes commis par trois jeunes bandits allemands qui viennent d'être arrêtés à Cologne, les exploits de la bande des anarchistes pâlissent.

Le 9 mai 1927, Johann et Heinrich Heitger, 21 et 24 ans et leur lieutenant Lindemann, 24 ans, assassinèrent à Bonn le banquier Küpper et lui volent 18.800 marks or.

Le 21 mai de la même année, ils envahissent, revolver au poing, le bureau de tabac tenu par M. Courbois, tuent celui-ci et s'enfuient avec le contenu du tiroir-caisse à plusieurs milliers de marks.

Le 5 mai 1928, à la tête de cinq autres bandits, ils attaquent une filiale de la Reichsbank à Gladbeck et s'emparent de 36.000 marks or.

En juin, ils assassinent le secrétaire de mairie de Bochum et se sauvent avec 18.000 marks.

Les agents, sous la conduite de l'inspecteur Osskopf font le siège de la maison d'un de leurs complices, Hübsche où la bande s'était réfugiée. Osskopf tombe sous les balles des bandits.

Le 31 août, nouveau crime. A Schrecken, les assassins attaquent au coin d'une rue, l'encaisseur d'une banque, le tuent et lui volent 25.000 marks.

Six crimes en quatre mois ! Encore les bandits se faisaient-ils seulement la main. Ils devaient, avant d'être pris ou capturés, commettre une série de meurtres sans exemple dans l'histoire criminelle.

## Le tramway fou

La police de Cologne venait de les arrêter dans cette ville. Ils n'avaient opposé qu'une faible résistance. Soudainement, en cours de route, ils se jetèrent sur les inspecteurs qui avaient omis de leur passer les menottes, ils tuent l'inspecteur Wollmer. Seul, Lindemann reste prisonnier. Les deux autres sautent dans une motocyclette, puis dans une automobile, enfin, dans un tramway.

Et ce fut une course folle, une véritable course à la mort dans les rues de Cologne.

Les frères Heitger, à coups de pied, de poing et de crosses de revolver jettent sur la chaussée, le wattmann, le receveur, les voyageurs.

L'ainé s'installe aux leviers de commande ; l'autre, sur la plate-forme arrière, canarde la foule, les policiers.

Près du jardin zoologique, les bandits sautent du tramway qui continue sa course ; deux taxis sont renversés, leurs conducteurs sont mortellement blessés. Les bandits déjà, sont loin.

Toute la police est sur pied. 500 hommes d'armes avec des mitrailleuses, des grenades à main, cernent le vaste parc où se sont réfugiés les deux frères.

Un lieutenant reçoit une balle dans la cuisse, six agents sont atteints à la poitrine ; deux civils sont mortellement blessés.

Soudain, on voit une forme noire tapie dans un fourré : c'est le jeune Heitger. Il crie : « Laissez-moi. J'ai mon compte. » Il a en effet, le corps criblé de balles.

Un policier s'approche pour le soutenir. Le sinistre bandit retrouve assez de forces pour soulever son bras armé d'un revolver et, à bout portant, il brûle la cervelle d'un inspecteur...

Alors, un autre inspecteur l'abat comme un chien.

Maintenant, l'autre Heitger, le chef, a disparu. D'un bond prodigieux, après un formidable rétablissement, il a franchi un mur haut de deux mètres.

Au jour, il faut se résigner. Le bandit tragique s'est enfui.

## La fin du chef des bandits.

Toute la ville est en état de siège.

Enfin, un renseignement :

« Il est chez M. Oertel, directeur général de la Compagnie d'Assurances Colonia. »

C'est vrai. Sous la menace du revolver, il a enfermé M. Oertel et ses domestiques, dans une chambre.

Lui s'est réfugié aux étages supérieurs. Bientôt, la maison est cernée. Les pompiers sont là, avec leurs lances.

D'une fenêtre, le bandit tire sans relâche et avec une rare précision. Tous ceux qui se trouvent dans le rayon de son tir, sont atteints. Des agents, armés de boucliers, protégés par des matelas, risquent.

Heitger, l'ainé, n'a pas moins de trente balles dans le corps. Son bras ne peut plus soutenir son revolver. Il s'est assis sur un fauteuil. C'est dans cette position qu'on le capture après trois heures de siège et en pénétrant par le toit.

Sur lui, on trouve une lettre d'adieu écrite, pendant le siège, à son père.

Il n'a pas survécu longtemps à sa série sanglante : il est mort hier à l'hôpital, farouchement muet, sans pouvoir tuer encore, tuer toujours, ce que ses yeux de bête féroce exprimaient, même alors qu'il était entré dans l'agonie.

## La Catastrophe de Vincennes

Les obsèques des dix-neuf victimes de Vincennes ont été célébrées jeudi matin.

Les dix-neuf cercueils disparaissaient sous les fleurs. Des femmes voilées, des hommes avec des brassards de crêpe, des orphelins sanglotaient et s'abîmaient dans leur douleur.

Des discours furent prononcés. Retenons les conclusions de celui de M. Paul Fleurot : « Il est une liberté qui doit disparaître. C'est la liberté de l'homicide même par imprudence ! »

Ces paroles, le public indigné les a faites siennes. Il savait bien que les garanties exigées des entrepreneurs avant que leur soit don-

née la licence de construire, étaient insuffisantes.

Les accidents de Prague et de Londres avaient déjà ému certains conseillers municipaux et l'un d'eux, M. Fernand Laurent, demandait récemment au préfet de la Seine si ses services étaient armés pour qu'un pareil fait ne se produisît pas à Paris. Il demandait encore si la préfecture pouvait contrôler le choix des matériaux.

L'événement tragique, à défaut du préfet, a répondu : rien n'était prévu ; rien ne protégeait les ouvriers ou les futurs locataires.

Nos édiles feraient mieux de n'attendre point des catastrophes pour s'inquiéter des mesures à prendre.

## Nouvelles Sans-Fil

## Un ingrat meurtrier

Berlin. — Karl Kurasch avait tué, en janvier dernier au cours d'une crise furieuse d'érotisme sa belle-fille, âgée de 14 ans.

Dans sa prison, il écrivait des vers à la mémoire de sa victime ; des lettres sentimentales à sa femme. Celle-ci obtint la libération du misérable avant le procès.

Sorti de prison, il étrangla sa femme. Il fut jugé le 22 octobre dernier pour le premier meurtre.

Le Cour ignorait officiellement le second et l'huissier appela même dans la salle des témoins le nom de la femme qui, pour la justice, était encore vivante !

Kurasch qui est un dégénéré, un détraqué, a été condamné à trois ans de prison.

## Le faux Prince Youssouppoff,

Varsovie. — Les gardes-frontières polonais ont tiré sur un homme et sur une femme très élégamment vêtus qui essayaient de passer en Allemagne, près de Vattowitz.

Tous les deux ont été tués. L'enquête a établi que l'homme était le fameux escroc Czernovsky, qui se faisait passer à Berlin et dans les autres capitales de l'Europe, pour le prince Doussouppoff.

Avec l'aide de sa femme, très belle, il faisait chanter les riches Américains. Il employait souvent aussi « le truc » des bijoux du tsar, vendant très cher des objets d'art, d'ailleurs bien imités, comme étant des cadeaux qu'il tenait du tsar.

## Un détective de 13 ans.

Londres. — Un jeune détective amateur, Leonard James Gild, âgé de 13 ans, a reçu les félicitations du juge et une gratification de 10 livres sterling à l'occasion d'un procès entre les voleurs d'automobiles.

Le petit Gild avait aperçu deux individus qui avaient l'air de s'intéresser beaucoup à une voiture stationnant dans la rue.

Il nota dans un carnet le numéro de l'auto, puis courut au poste de police.

Une heure plus tard, grâce à ses indications, on a pu arrêter trois dangereux individus.

## Toujours Chicago capitale du crime.

Chicago. — Des escouades de police et de détectives parcourent les quartiers Sud de Chicago prêts à réprimer les nouveaux attentats, qui ont recommencé cette semaine par l'assassinat de G. Murphy qui était le principal associé de Ralph Sheldon, chef d'une des bandes qui se font la guerre à Chicago.

Murphy tomba sous les balles d'une mitrailleuse placée sur une automobile au moment où il s'entretenait au coin d'une rue avec Mike Quinland qui a été lui-même gravement blessé.

## Faux Comte mais vrai bandit

Budapest. — La police a arrêté un individu qui vivait sous le nom de comte Gustave de la Rochefoucauld.

Avec plusieurs complices, il se disposait à commettre un attentat en automobile contre le caissier de la Banque Nationale qui transportait une très forte somme dans un camion blindé.

La police a pu établir que le prétendu comte s'appelle, de son vrai nom Regule Rovine, citoyen français.

## L'huître et la fiancée

Une agence de détectives privés à Londres dirigée par un ancien fonctionnaire de la police métropolitaine, M. Charles Hill, se chargeait de surveiller les invités aux mariages, fêtes et réception pour que l'argenterie, les cadeaux et les décorations ne fussent emportés par des convives... indisciplinés. Cette agence s'intitulait "Agence Huître" (Oyster Firm) signifiant par là qu'elle était discrète comme l'huître (qui, ainsi que chacun sait, ne fait guère de bruit en parlant).

Les affaires étaient prospères. Mais voilà que le *Sunday Express* vient de publier un article d'une jeune journaliste, Miss Iris Carpentier. Elle devait se marier prochainement. L'Agence Huître lui avait proposé ses services pour la renseigner sur la moralité de son fiancé. Pour l'avenir, elle s'offrait à lui faciliter son divorce, — toujours possible, — à prévenir les manœuvres de chantage. Miss Carpentier s'indignait de tels procédés.

L'Agence Huître vient d'intenter un procès au *Sunday Express*. Elle réclame des dommages et intérêts se plaignant que depuis la parution de cet article, ses affaires aient baissé tellement qu'elle a dû vendre son mobilier et son matériel de bureau.

## Le Sherlock Holmes américain est mort.

New-York. — Le roi des détectives américains "William Flynn" est mort.

Il s'était spécialisé pendant la guerre à la recherche des espions allemands.

Les auteurs de plusieurs crimes sensationnels furent découverts par lui.

Les policiers américains l'avaient dénommé le Sherlock Holmes américain.

## La malle de fiançailles.

Varsovie. — Une jeune fille de la meilleure société, Anita Z..., vient d'être arrêtée sur la frontière par les autorités allemandes.

On a trouvé dans le double fonds de sa magnifique malle de cuir, plusieurs kilos de cocaïne.

La jeune fille, qui fut la première à s'étonner de la découverte, révéla, en pleurant, que la malle appartenait à son fiancé, le comte Wittgenstein, dont elle avait fait la connaissance sur une plage pendant l'été et qu'elle allait rejoindre à Berlin pour se marier.



1. La maison vient de s'écrouler : sous la lueur blafarde des projecteurs, les recherches commencent dans la nuit. — 2. L'aube suivante se lève sur les sauveteurs en plein travail. Il y en a encore dix-sept ensevelis sous l'immense amas de décombres. — 3. Nicelli a pu se faire entendre, on s'efforce d'ouvrir une tranchée jusqu'à lui. — 4. Un puits a été creusé et le père de l'enseveli vivant peut converser avec lui et l'encourager. — 5. Comme le soir tombe, Nicelli enfin dégagé est emporté sur une civière, il devait, hélas ! mourir trois heures plus tard. — 6. L'épilogue du drame : l'un derrière l'autre, les dix-neuf corbillards s'en vont, en longue file, dans les rues de Vincennes...

# NOTRE GRAND REFERENDUM-CONCOURS

## Il y a au bagne des hommes qui crient leur innocence ou qui ont trop expié...

Par Louis ROUBAUD

**A**RTOUT dans les centres de la Guyane, le Gouverneur de la colonie ou le Directeur de l'Administration pénitentiaire m'avait prêté sa maison.

J'y étais comme chez moi. Il y a toujours une véranda. J'y installais une table et deux chaises. Sur la table : mon bloc-notes, une carafe de punch au rhum blanc et citron vert avec le plus de glace possible. A la main : mon stylo.

Je disais à mon "garçon de famille" (1). — Au premier de ces messieurs ! Mes clients attendaient debout ou assis en tailleur sur le gravier de l'allée. Je les voyais, ils conversaient, consultaient des notes. Des oisifs avec la pointe d'un couteau s'extrayaient les "chiques" sous les ongles de leurs pieds nus.

Ainsi à St-Laurent du Maroni, à Cayenne ou à la Royale, je recevais librement et sans témoins, tous les forçats qui désiraient parler au "Journaliste".

Il en avait beaucoup. Et mon "garçon de famille" qui n'était pas le même aux Îles du Salut et sur le Continent, manifestait la même importance. Il prenait et notait les rendez-vous ; on lui confiait les lettres, les mémoires. Il hochait la tête, éliminait quelques importuns, favorisait des amis.

— Toi c'est sérieux, je vais Lui signaler ton cas. Et il me disait :

— Lisez ça c'est l'affaire Nolfi... c'est l'affaire Gutmann... Tenez Pollier en voilà un intéressant !

Puis il appelait au dehors :

— Avance, Tatave... c'est ton tour !

Je le priais de s'asseoir, d'accepter une cigarette et un verre de punch, je lui demandais son nom.

— Cotarassi Gustave-Louis-Emile, matricule T. 22578.

J'avais son dossier, là sur une pile de papiers crasseux je le trouvais et le feuilletais pour confronter la version officielle avec la sienne.

— Vous êtes condamné à vingt ans pour assassinat ?

— Non, monsieur, je suis ici pour homicide par imprudence ! Il cherchait ses mots et s'exprimait avec prétention :

— J'ai serré le cou de la vieille tout juste pour lui faire peur en la priant de ne pas gueuler. Je suis opposé au meurtre. L'expertise médicale a conclu que la victime n'avait pas succombé à la strangulation. Mais dans son trouble elle avait avalé son appareil... !

Un autre torse nu avec d'autres tatouages s'asseyait à mon côté acceptait le punch, la cigarette et commençait :

— Je suis innocent...

Ainsi j'en ai vu, j'en ai vu... Pendant trente jours, tous ceux du bagne qui ont voulu me parler ont pu me parler. Je suis allé partout : chez les déportés dans l'Île du Diable, chez les cellulaires dans l'Île St-Joseph, chez les récidivistes de l'évasion dans l'Île Royale chez les transportés à Cayenne, chez les relégués à Saint-Laurent, chez les incorrigibles à Charvein... Seuls, les lépreux n'ont pas été autorisés par l'Administration à venir sous l'une de mes verandas, mais je les ai visités dans leur Île St-Louis, j'ai écrit toutes leurs doléances. Et partout, même chez ceux qui portaient sur leur cou d'indélébiles bravades : « Vaincu mais pas dompté ! » « Mort aux vaches ! » « Prière à Deibler de trancher en suivant le pointillé », toujours des « innocents » se présentaient à moi avec des documents des récits, des mémoires, de vieilles coupures de journaux jaunies.

Il y a peu d'innocents en Guyane. Peut-être

(1) On appelle ainsi les forçats mis à la disposition des fonctionnaires en qualité de domestiques.

ceux-là ne sont-ils pas venus jusqu'à moi.

Et peut-être en ai-je entendu de véridiques, qui m'ont crié comme les autres :

— On s'est trompé !

Avec le même accent et les mêmes larmes que les menteurs.

Sur quatre mille forçats de toutes catégories, rassemblés dans tous les camps, dans toutes les cases de notre colonie de la Pénitence, je parierais qu'il y a bien trois mille neuf cent soixante dix coupables ! Mais mon pari est horrible puisqu'il suppose trente hommes étouffés dans l'irrespirable torture de l'injustice !

J'ai demandé à un célèbre bandit, qui n'a jamais renié ses crimes et dont j'admire la persistante vigueur après vingt-sept ans d'expiation :

— Qu'est-ce qui vous a soutenu, qu'est-ce qui vous soutient ?

Il m'a répondu.

— La révolte.

L'innocent, lui, n'a d'autre quinine que l'espoir. Mais le temps use ce remède : chaque jour marqué sur le calendrier du « Pétuel » l'ensevelit un peu plus dans l'oubli. Vingt jours... Vingt mois... Vingt ans... ! On s'est raccroché à tout, l'avocat a multiplié les démarches, la mère, la femme ont rédigé des suppliques ; un journaliste passait... il a écrit un article...

L'avocat plaide d'autres affaires, la mère est morte, la femme a refait sa vie, le journaliste



Dessin d'un bagnard

visite une autre partie du monde... La terre tourne ! Si l'on crie :

— Au secours ! Au secours !

Quatre mille voix couvrent la vôtre du même appel.

— Je suis innocent !

C'est dans une clameur de quatre mille gossiers que votre innocence est fondue.

L'un m'a dit :

— Il y a des moments où je me crois vraiment coupable. Et l'autre :

— J'en tuerais un, pour être enfin un vrai meurtrier !

Te souviens-tu, Eugène Dieudonné, de ma salle à manger de Cayenne où je te parlais de ton fils que tu ne connaissais qu'en photographie. Le bébé qui te tendait les bras devant le chaland de l'Île de Ré, le jour de ton embarquement sur le *La Martinière* était devenu un grand jeune homme mâle et pâle comme toi. Tes deux coudes sur les genoux, tes deux poings sur les yeux, tu sanglotais.

Pour te délivrer, Victor Méric a écrit un livre, nous avons fait des « campagnes de presse », nous avons vu le garde des Sceaux et nous avons obtenu... Un abaissement de peine... Une dérision ! tu avais le temps de mourir dix fois sans revoir ta femme et ton gosse.

Alors ton évasion tragique, le martyre de la brousse, de la vase, des insectes et du soleil. Il a fallu qu'Albert Londres anticipât sur la grâce et te ramenât avec lui dans ton pays malgré les lois !

Ta chance est rare.

Je me rappelle un vieillard, le docteur Brengues, qui m'apportait un volumineux dossier de Nîmes le temps avait blanchi ses cheveux, ridé ses joues, courbé son corps. Il se traînait à peine et répétait :

— Cherchez dans tout cela une preuve, une seule que je suis un empoisonneur !

J'ai consacré ma nuit et une partie de la journée du lendemain à compulser la sténographie des débats judiciaires, les charges de témoins, le réquisitoire. Vraiment on avait accumulé des « présomptions troublantes », mais la preuve n'y était pas !

Et Brengues ajoutait :

— Je suis médecin. J'ai fait mon diagnostic : un an, dix-huit mois au plus ! dépêchez-vous de me réhabiliter !

Sur mon bateau de retour, entre Fort-de-France et Basse-Terre, un radio m'annonçait sa mort.

J'évoquais ce vieillard deux ans plus tard en France, dans la forteresse de St-Martin-de-Ré, la veille d'un embarquement de forçats pour la Guyane. A l'atelier, des émouchettes : un long visage penché sur les filets, des mains osseuses s'embrouillant dans les pelotons de ficelle. Le Directeur murmurait à mon oreille :

— Ne lui parlez pas, c'est Seznec. Il espère encore ne pas partir, nous le changerons de quartier qu'au dernier moment.

\*\*\*

J'ai vu aussi en Guyane des coupables dont le châtiement dépassa la faute. L'expiation les a purifiés ; ils paraissent frappés pour le crime d'un autre. Ainsi Ulmo.

Je l'avais convoqué sous ma véranda de Cayenne. Vingt années séparaient cet homme d'un grand collègue en tunique d'aspirant de marine qui, en 1907, découvrait l'amour entre les bras d'une fille du quai Cronstadt.

Aujourd'hui Ulmo se juge et se déteste. Son nom même lui fait horreur !

Ainsi Duez que j'ai vu pleurer à l'Île-et-la-Mère.

Il a commis autrefois, un abus de confiance dans la liquidation des biens des congrégations. Il a payé cher l'impunité de puissants complices. Il vit en Guyane. Doit-il y mourir ?

\*\*\*

Mon lecteur, vous pouvez faire une grande chose.

J'avais trop de dossiers et j'ai vu trop de visages sous mes verandas du bagne !

Déetective va vous présenter dix hommes, dix seulement, dix forçats, et ouvrir devant vous leur dossier.

Pour chacun d'eux, vous connaîtrez non seulement le crime et ses circonstances, les charges de l'accusation, les moyens de défense, mais on vous fournira un élément d'appréciation que les jurés ne pouvaient avoir : l'attitude du condamné depuis le verdict jusqu'à ce jour, sa vie là-bas, sa réaction devant la douleur.

Ni vous, ni moi, n'avons le pouvoir de réformer les sentences prononcées en équité, par les juges populaires ou les magistrats. Mais notre code prévoit l'erreur : la révision, et laisse une marge au pardon : la grâce.

Penchez-vous sur dix misères terribles. Ecoutez ceux qui crient — « je suis innocent » et ceux qui pleurent : « J'ai trop souffert ».

Déetective va vous donner un moyen de peser de toute votre conscience et de toute votre pitié dans la balance du Droit.

## DÉTECTIVE CINÉMA

### Les Nuits de Chicago

Il n'est pas trop tard encore pour parler d'Elles. Toute le monde a vu ce film. Tout le monde l'est allé revoir. Tout le monde s'est comme moi indigné des coupures imbéciles qu'on y a pratiquées. Coupée la splendide attaque de la Banque du début, la rencontre de Bull avec son camarade Rolls-Royce. Coupée l'attaque de la bijouterie si magnifiquement indiquée par la balle dans la pendule. Coupée la scène étonnante où Feathers



George Bancroft et Evelyn Brent

irrésistiblement attirée par le collier de diamant, s'en arrachait avec tant de peine que son regard décidait Bull à attaquer la bijouterie.

On craint sans doute que ces coups de revolver qui sont le rythme, l'essence, l'esprit du film (comme les motifs dans l'œuvre wagnérienne, ne fussent d'un déplorable exemple, pour la jeunesse. Tant pis pour la jeunesse !

Et pourtant le film reste magnifique.

C'est que l'art de l'incomparable metteur en scène Joseph Von Steinberg résiste à ces mutilations. C'est que le rythme du film est si parfait, qu'après une courte oscillation provoquée par les coupures, il reprend irrésistible.

C'est qu'enfin il y a Bancroft, Clive Brook, Evelyn Brent.

Evelyn Brent. — Ses jambes d'abord, puisque c'est ce qu'on nous montre d'elle tout de suite. Ses jambes dont elle jouera tellement tout à l'heure quand elle décidera de séduire Rolls-Royce. Ses yeux ensuite ; ses incomparables yeux vides, comme un ciel sans Dieu, ses yeux faits pour les défaillances et les convoitises, ses paupières lourdes et ce corps veule si prêt aux abandons et aux longs farnientes.

Evelyn Brent et ses costumes invraisemblables. Evelyn Brent : fleur et plume. Evelyn Brent et cet air de dégoût et d'ennui profonds, cette vie baillée, cette nonchalance qu'elle apporte même dans ses sentiments les plus vifs. Evelyn Brent : très princesse et très lointaine.

Clive Brook. — ensuite. D'où vient-il ? D'où sort-il ? Qui est-il ? A qui a-t-il pris cette nonchalance hautaine, ce sourire de grand seigneur ? Cette façon de saluer les dames ? Qu'y a-t-il derrière ce regard froid et trop clair ? Quelle mystérieuse mélancolie arque ses lèvres minces ? Et cet air d'ennui étrange très différent de celui de Feathers, cet ennui qui tient de la résignation ? Quel mépris de lui-même ou des autres l'a conduit à ce flegme, à ce détachement ? C'est un déclassé, cet ivrogne. C'est un prince, ce voyou. Ce visage est une œuvre de poète. Quelles amours ont creusé ces rides ? Quelles larmes ont si mal éteint la flamme de ces yeux ? Clive Brook a une beauté douloureuse. Le drame des *Nuits de Chicago* n'est pas son drame. Le sien est joué avant que le film commençât. L'amour qu'il a pour Feathers, l'amitié dont il se prend pour Bull sont des accidents. Quel est son drame ? Ce Clive Brook est le mystère de ce film mystérieux.

Tout autre est Georges Bancroft. Celui-là nous n'ignorons plus rien de lui au bout de cinq minutes. Plus rien que ses réflexes. Car cette brute à un cœur. Un cœur qui dit des choses bizarres. Traqué, il prend le temps de faire boire longuement un petit chat. Sur du salut il se laisse prendre.

Bancroft est une force de la nature. Par sa démarche qu'égale seule en perfection animale celle de Douglas Fairbanks. Par son visage et par la bonté de son regard. Par ses dents de fauves. Et surtout par son rire. Rire qui inquiète. Plus dangereux d'être silencieux, comme certains revolvers.

Ce qui rend l'homme supérieur à l'animal, a dit un philosophe, c'est le rire. C'est là le miracle. Bancroft est un animal qui rit.

Marcel ACHARD.

**DÉTECTIVE va vous présenter dix forçats. Voulez-vous, avec lui, demander leur grâce ou la révision de leur procès ?**

**LIRE DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO les conditions du Referendum-Concours et "Comment on expie au Bagne" par Eugène DIEUDONNÉ « l'homme qui s'évada »**

**Page 14 :**

**Le plus extraordinaire  
Le plus passionnant  
des  
Romans policiers**

# LA COUPE FÊLÉE

Grande nouvelle inédite

par J. KESSEL



AVAIS rarement vu Vera Petrovna aussi belle que le matin où elle me parla de la coupe fêlée. La maladie de cœur qu'elle avait contractée pendant les années de terreur et de famine à Moscou, la laissait en repos.

Dans l'établissement où elle chantait, s'étaient réunis cette nuit-là quelques anciens amis et Vera Petrovna avait mis au service de leur joie tout le génie qui, dès l'âge de quinze ans, l'avait rendue illustre à travers la Russie. Le démon qui l'inspirait et qui avait sculpté son visage en lignes si tragiques s'éveillait rarement depuis qu'elle travaillait en exil et pour des étrangers indifférents. Mais aussi quelle revanche lorsqu'il sentait dans la salle stupide quelques cœurs propres à le comprendre !

Il donnait alors au visage de Vera Petrovna une expression inimitable de tourment et de volupté. Ses cheveux qu'elle avait par un privilège étrange tout blancs sur un front jeune, accusaient l'éclat de ses immenses yeux noirs. Ses mains se pressaient l'une contre l'autre comme pour fermer un circuit et ne point laisser fuir un fluide trop précieux. Et le chant qui, dans ces minutes, formait toute sa vie, semblait lui déchirer les lèvres, la gorge et la poitrine. Car il coulait d'elle sans qu'elle y fût pour rien, comme le sang d'une artère ouverte.

Ce délire sacré laissait toujours à Vera Petrovna un sceau pareil à celui que déposent les belles nuits charnelles sur le front des femmes en amour : même adolescence, même charme et même tendresse. Sa voix si puissante se faisait presque puérile, ses mouvements avaient une mollesse qui ne leur était pas familière. C'étaient les seuls instants où elle trouvait quelque bonheur à vivre et où, sans passé ni pressentiment, elle riait comme aurait ri une femme à l'existence normale.

Pourquoi fallut-il que dans ce répit si rare, elle se mit soudain à raconter son extraordinaire aventure ? Il ne se passa rien extérieurement qui fut de nature à mettre en mouvement le mécanisme des souvenirs. Mais peuton pénétrer le secret des images qui surgissent intérieurement dans une âme à l'abandon et se composent en tableaux saisissants, cependant que bourdonne une guitare, que grince une porte par où pénètre étrangement la rumeur de Paris sur les épaules de quelque grand caucasien, qu'autour d'une table en bois blanc boivent en silence des visages épuisés.

\*\*\*

— Vous me plaignez parfois, dit Vera Petrovna, je le vois bien dans votre regard quoique vous fassiez pour cacher une pitié que je supporte mal. Vous pensez qu'une vie comme la mienne, il est difficile d'en trouver une plus misérable. Et pourtant elle est pleine de douceur en comparaison de celle que je menais pendant l'hiver qui précéda mon départ pour l'étranger. Et pourtant même alors j'étais plus heureuse que cet homme...

Quel homme ? Vous allez voir et juger...

Cet hiver de 1920... vous ne m'auriez pas reconnu... ou seulement à mes cheveux blancs. Je les ai eus presque enfant... et ils ne changent pas. Mais mon corps, mon visage ne ressemblaient guère à ceux qui sont devant vous. J'avais cinq années de moins et quelles années ! Depuis longtemps, je ne chantais plus dans les restaurants. Mon mari m'avait enlevée à ce travail de nuit pour lequel j'étais née... car j'ai commencé à chanter à huit ans et ma mère, une vraie tzigane, lorsque je m'endormais, me réveillait d'une gifle, d'un verre de vodka, et d'une cigarette.

Je vous ai déjà tellement parlé de mon mari que j'ai peur de vous ennuyer. Mais je l'aime, je l'aime comme s'il était mon enfant et il me semblerait toujours que j'ai oublié de dire sur lui quelque chose d'essentiel. Ainsi je ne sais pas si je vous ai fait comprendre combien ce jeune homme, de si bonne race et très riche qui, pour avoir épousé une chantuse illettrée, avait rompu avec toute sa famille, m'était reconnaissant de l'avoir accepté.

Rien n'est plus bouleversant que les yeux d'un homme posés sur les vôtres avec gratitude alors que c'est lui qui a tout fait pour vous. Et quels yeux ! Clairs, tendres, attentifs, mal faits pour la vie, uniquement voués aux belles choses, à l'amour.

J'ai commencé à vieillir depuis qu'ils ont disparus de mon existence.

Et dire qu'ils ne sont pas fermés et que malgré cela, depuis cinq ans je n'ai plus aperçu leur lumière.

Où, j'étais encore belle et encore jeune cet hiver de 1920, mais le premier coup venait d'être porté. On avait arrêté mon mari dans les premiers jours de janvier. Il est vrai que je pensais sans cesse le voir revenir car il n'était inculpé de rien, ne s'étant jamais occupé de la musique et de moi. Ceux qui l'emmenèrent me dirent eux-mêmes qu'ils accomplissaient une sorte de formalité. Vassili était de famille noble. Cela suffisait à le rendre suspect, mais il serait relâché très vite.

Malgré cette espérance mon courage fléchit d'un seul coup lorsque je me sentis seule. Je n'avais pas peur pour moi. Vous savez que les bolcheviks, même dans les plus fortes périodes de terreur ont épargné les artistes ? C'est là un des traits les plus fortement marqués de la nature russe que le respect. Les bolcheviks qui ont essayé de tout changer n'ont pu s'en défaire.

J'étais donc tranquille pour ma liberté mais l'horreur de tout ce qui m'entourait et dont me protégeait la tendresse de mon mari, m'écrasa

soudain. Certes jusqu'alors j'avais eu faim et froid, mais j'appartenais à une race que les siècles de vagabondage et de misère ont formés à tout endurer facilement. Le luxe où, grâce à mon mari, j'avais quelques années vécu et que la révolution avait emporté n'avait pu m'amollir.

Je chantais pour les ouvriers dans les clubs, dans les usines. On me donnait pour cela un peu de farine, des pommes de terre gelées, des haricots. Qu'avais-je besoin de plus ? Mais autour de moi quelle détresse !

Puisque nous sommes ainsi faits que l'oubli vient même à ceux qui ont vu ces choses, comment vous autres, gens d'ici, pourriez-vous concevoir ce qu'était Moscou dans cet hiver 1920 ? La faim, la vraie faim qui sans répit torture l'estomac, affaiblit les jambes, met dans la tête du plomb ou de l'ouate, voilà ce qui faisait la trame de chaque existence. Manger... nourrir le vide affreux du corps... trouver n'importe quoi, mais manger... Cette idée fixe se lisait dans le visage de tous les passants, dans ces rues lourdes d'une neige qu'on n'enlevait plus, sans mouvement, sans bruit et sans un rire. Je ne sais pas si vous imaginez ce que peut être une ville où personne ne rit.

La terreur avait tué cette si belle chose humaine.

que j'avais affaire à quelque pauvre rendu folle par la faim, et qui allait me supplier.

Mais au moment de parler, elle parut se raviser, tourna rapidement la tête de tous les côtés puis, comme si la nuit qui nous entourait n'était pas assez épaisse, elle me prit la main et m'entraîna dans un renforcement du mur, au milieu d'une neige si profonde qu'elle nous arrivait à mi-corps.

La surprise n'était pas le seul sentiment qui me fit suivre cette ombre. Il y avait une autorité difficilement explicable dans ces doigts arides et prenants de vieille femme.

— Vera, ma belle, tu me reconnais ?

Le murmure était à peine perceptible, la voix indistincte. Pourtant je tressaillais. Les quelques mots que je venais d'entendre, la vieille les avait dits en langue tzigane.

Depuis mon mariage, il me semblait avoir oublié ces syllabes fortement frappées, d'un son rauque et qui, mystérieuses pour tout l'univers, avaient fortifié mon enfance de leur brutale douceur. J'eus, pendant quelques secondes, l'impression saisissante que toute une partie de ma vie s'effaçait. Vassili... les années de bonheur, de sécurité, de luxe. Je me retrouvais



(Illustration de M. Rudis)

Dans l'établissement où elle chantait s'étaient réunis cette nuit-là quelques amis de Vera Petrovna.

à ce moment nul n'était sûr du lendemain. On arrêta, on fusillait au hasard ; les prisons étaient des pieuvres ; leurs tentacules secrètes pénétraient partout. Le fanatisme, la délation ne permettaient à personne de respirer sans crainte. Moscou était un enclos plein de bêtes faméliques, glacées et traquées.

J'errais parmi elles toute la journée, car même n'ayant rien à faire dehors, l'angoisse où j'étais depuis qu'on avait emmené Vassili, m'empêchait de rester chez moi.

Chez moi ! je suis bien forcé d'appeler ainsi l'endroit où je vivais puisqu'on n'a pas encore eu le temps de trouver un vocabulaire conforme à la nouvelle existence russe. C'était mon ancien appartement mais qui ne m'appartenait plus et une dizaine de familles y avaient été installées.

Dans ma chambre même il y avait trois lits.

Pour préparer les repas, ceux qui avaient de quoi les préparer allaient à tour de rôle à la cuisine. Pour se laver ceux qui le voulaient bien et avaient du savon, faisaient la queue à la salle de bains. Les disputes, les chagrins, les amours — car on faisait l'amour tout de même — d'une trentaine de personnes se mêlaient du matin au soir dans les pièces que nous avions aménagées avec amour et pour nous.

Pourtant il me fallait bien regagner chaque soir le coin qui me restait. Dès que l'ombre commençait à venir un froid intolérable chassait chacun vers sa demeure, et il ne restait plus dans toute la ville que des ombres misérables ou dangereuses — je ne puis savoir, je n'ai jamais su les distinguer.

Or, une nuit — c'était environ deux semaines après l'arrestation de Vassili — comme je rentrais chez moi une silhouette très petite, très chétive, se détacha du porche de notre maison. Elle vint tout contre moi, à me toucher. Mais il faisait déjà si sombre que je ne pus distinguer aucun des traits d'un visage qui cherchait à se hausser vers le mien.

Je n'éprouvais pas de frayeur. Cette silhouette était vraiment trop inoffensive. Je pensais

petite tzigane sans feu ni lieu, soumise à la loi de ma tribu, obéissante aux vieillards.

La petite ombre qui me tenait toujours la main avec fermeté chuchota : — Marie... ta grand'tante...

Je ne m'étonnais point que ce fut elle. A dire vrai je ne savais rien de notre parenté, quoique dans nos tribus le même sang circule chez tous, mais je connaissais bien cette vieille. Depuis ma puberté je l'avais vue apparaître, parcheminée, branlante et ne changeant jamais de robe ni d'aspect, à tous les moments décisifs de mon existence.

Rebouteuse, sage-femme, pleureuse, elle m'avait vendue d'accord avec ma mère, lorsque j'avais treize ans, à un danseur de chez nous, mon premier mari.

Il m'avait battu jusqu'au jour où la vieille m'avait fait souper avec un jeune général un peu fou qui m'enleva pour m'enfermer dans un de ses domaines. Il fut tué à la guerre, en Octobre, la première année.

Je revins à ma tribu et ce fut encore Marie qui arrangea ma première rencontre avec Vassili.

Je croyais bien ne plus jamais la revoir.

Et voici qu'elle me reprenait. La nuit, la misère, la neige... J'attendais mon destin.

— Vera, ma belle, reprit la vieille, demain soir à neuf heures je t'attendrai dans un traîneau qui sera à cent pas de ta maison, sur ta droite.

Je libérai brusquement ma main, mais sans

me laisser le temps de refuser, la rebouteuse ajouta :

— Tu aideras ton mari...

Naturellement je vins au rendez-vous. La vieille n'avait consenti à me donner aucun détail, mais où ne m'aurait pas conduit le plus fragile espoir de servir Vassili ?

Ce jour là j'étais allé comme les autres jours, à la prison de Boutyrky et, comme les autres jours, on m'y avait répondu :

— L'affaire n'est pas encore jugée.

Je n'avais, pu voir mon mari. Tout ce que j'avais pu pour lui avait été de lui faire remettre quelques provisions, un peu avariées sans doute, mais qui le sauvaient de la famine — où agonisaient la plupart des prisonniers.

Cette impuissance m'avait poussée vers la vieille sorcière. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont s'accomplirait sa promesse. Par instant même je pensais qu'elle l'avait faite sans aucun fondement et seulement pour vaincre ma répugnance. Mais j'étais aussitôt ces soupçons : j'avais trop besoin de croire.

Tout ce dont j'étais sûre en sortant de notre maison dans la nuit c'était que j'allais vers un homme à qui je plaisais. La vieille Marie n'avait point d'autre mission dans ma vie.

Mais je n'étais plus l'enfant à vendre ni la jeune femme désaxée que la rebouteuse n'avait eu aucune peine à placer. Un grand et bel amour me nourrissait tout entière. J'étais sûre de moi et je me disais que si Marie avait le dessein de me remettre à un nouvel amant ou à un nouvel époux elle avait perdu l'étrange intuition des âmes et des corps qui l'avait toujours fait craindre dans notre tribu.

Je la trouvais tassée au fond d'un traîneau étroit, attelé d'un seul cheval. Le cocher ne se retourna point lorsqu'il m'entendit m'asseoir à côté de la vieille et toucha légèrement son cheval qui partit comme une flèche.

Je ne voyais ni l'homme, ni l'animal, mais j'avais été trop souvent, après des nuits blanches données aux chansons et à l'ivresse, enlevée au petit jour sur les plus beaux équipages de Russie pour ne pas me rendre compte rien qu'à l'allure et au rythme des sabots dans la neige, que le cheval était une bête magnifique et que le cocher conduisait bien.

La vieille, qui semblait tout deviner, me dit alors :

— Et les fourrures, tu les sens ma belle ?

J'étais justement en train de subir leur mollesse, leur chaleur et leur légèreté. Moi aussi j'avais eu des couvertures aussi riches, mais depuis des mois et des mois j'avais oublié qu'il en pu exister de pareilles.

Ce luxe sensuel que j'aimais entre tous, la cadence de notre course, m'étourdissait d'un bien être assez vil, je vous l'accorde. Mais j'ai toujours vécu autant pour ma peau que pour mon cœur.

Je fus brusquement révoltée contre moi-même. Comment pouvais-je me laisser prendre à cette torpeur douce, alors que Vassili devait en vain chercher le sommeil dans un réduit ignoble, au milieu de vingt malheureux torturés d'angoisse ?

— Où me mènes-tu ? demandais-je à la vieille avec brutalité. Tu me le diras ou je saute du traîneau !

Elle me caressa légèrement le cou, de sa main aride, et se mit à rire comme elle le faisait toujours, c'est-à-dire sans aucun bruit qu'un petit sifflement de la gorge.

— Hé, hé, ma petite dit-elle, la richesse t'a donc bien bouché les yeux que tu ne reconnais plus le chemin de chez nous ?

Il faisait très noir. Pourtant la vieille avait raison. Comment n'avais-je pas deviné ?

Les maisons plus tassées, leur désordre que je voyais aux petites lumières des fenêtres, dans la nuit — et surtout le sens de la direction qui est un propre instinct de notre race, auraient dû m'avertir. Nous approchions de la lisère de Moscou, nous allions vers le hameau qu'habitent les tziganes de la ville, vers le camp où j'avais grandi et vers lequel je revenais chaque matin à l'époque où je chantais dans les établissements de nuit.

L'impression que déjà la vieille j'avais eue de voir mon ancienne vie étouffer ma vie présente me resaisit jusqu'à la peur.

— Calme-toi, calme-toi ma colombe, dit la vieille. Il ne te gènera pas.

— Soyez-en sûre Vera Petrovna, et ne craignez rien.

Je m'attendais si peu à entendre une autre voix que celle de la rebouteuse que je faillis crier de saisissement. Quelques secondes passèrent avant que je fusse en état de réfléchir. Qui avait parlé ? Ce ne devait être que le cocher. Mais depuis le départ, il n'avait pas fait un mouvement, et sa forme obscure sur le siège faisait si bien bloc avec le traîneau que j'avais oublié son existence. Pour dire les quelques mots qui m'avaient surpris, il n'avait même pas tourné la tête, et toujours immobile, il dirigeait son cheval à la même cadence régulière et rapide. J'aurais pu douter de mes sens, si à mes côtés, la vieille Marie n'avait semblé, elle aussi, étrangement émue.

— Qui est-il ? lui demandais-je impérieusement.

Il n'a pas une voix d'homme du peuple.

— Je ne sais rien, je ne sais rien dit-elle, et se serrant contre moi, elle me chuchota à l'oreille :

Ne pose pas de questions, au nom du ciel.

Je sentis qu'elle avait peur et que je ne pourrais rien obtenir d'elle. J'eus un instant, la pensée de m'adresser à l'homme sur le siège, mais le mystère de sa nuque et de son dos noyés d'ombre, le silence de la nuit traversé simplement par le galop du cheval et le sifflement des patins du traîneau sur la neige m'empêchaient d'ouvrir la bouche. Jusqu'au bout de notre course, il n'y eut pas d'autres bruits.

(La fin jeudi prochain.)

**Chaque semaine, à cette page, un conte ou une nouvelle des meilleurs écrivains : Conan DOYLE, Georges d'ESPARBÈS, Emmanuel BOVE, Pierre HUMBORG, Roger ALLARD, Louis ROUBAUD, etc...**

De Jeudi...

# Grands Procès

## Dans une audience civile revivra bientôt le destin tragique d'Albert Soleilland

DEVANT la 5<sup>e</sup> Chambre du Tribunal de la Seine, où se discutent à l'ordinaire des mémoires d'architectes et des comptes de mitoyenneté, sera bientôt évoqué l'un des crimes qui, depuis quelque trente ans, bouleversent le plus l'opinion publique.

Mme Elise Bremard, veuve du fameux Soleilland — dont elle divorça en 1908 — et son fils Camille Soleilland, réclament 25.000 francs de dommages-intérêts à un écrivain, M. Edouard Debout, qui a publié une « histoire » de l'étrangleur de la petite Marthe Erbeling.

Ils soutiennent que ce récit, outre qu'il contient certaines allégations diffamatoires pour eux-mêmes, salit inutilement la mémoire de leur ex-époux et père. Depuis les journées tragiques qu'elle connut en suivant les débats de la cour d'assises, la femme de Soleilland a essayé d'oublier et de se faire oublier : elle a divorcé et a repris son nom de jeune fille, Elise Bremard ; elle a fait de son fils Camille un honnête ouvrier ; elle-même a travaillé dans divers ateliers ; nul, autour d'eux, ne soupçonnait qu'ils étaient. Or, brusquement, une brochure a paru : on les a montrés du doigt, ils ont acquis une triste célébrité, ils ont subi un préjudice, ils en demandent réparation.

« Mais l'histoire a ses droits », dira-t-on, et l'affaire Soleilland appartient à l'Histoire criminelle ; et si d'aventure, le tribunal consacrait la thèse des demandeurs, tous les recueils de chronique judiciaire, à moins qu'ils ne content quelques procès perdus dans la nuit des temps, tomberaient sous le coup de poursuites.

Maintenant que l'affaire Soleilland a été ressuscitée et que, dans le cadre silencieux d'une audience civile on revivra un peu les souvenirs émouvants qui secouèrent le pays et faillirent même, par une conséquence inattendue, provoquer une crise présidentielle, il n'est pas inutile, pour pouvoir suivre avec intérêt, ces prochains débats, de rappeler à larges traits, la vie de Soleilland et son forfait...

### « Le grand frère »

Le 31 janvier 1907, au début de l'après-midi, il était allé chercher au domicile de ses parents, 31, rue Saint-Maur, la petite Marthe Erbeling, une fillette de douze ans ; sa femme ayant deux places pour Ba-ta-Clan, l'avait chargé de venir prendre l'enfant qui, sans doute, serait contente de l'y accompagner. Les époux Erbeling connaissaient depuis toujours Albert Soleilland : ils l'avaient vu naître, l'avaient reçu chez eux comme leur fils, avaient pour lui une véritable affection ; Marthe l'aimait beaucoup et l'appelait « son grand frère »...

Il était marié depuis peu. Très contente, la petite Marthe s'habilla rapidement ; elle embrassa sa mère et donnant la main à Soleilland, elle s'éloigna.

A cinq heures, l'ébéniste revint à la rue St-Maur ; le visage bouleversé, il demanda à Mme Erbeling si l'enfant était rentrée.

— Mais elle n'est donc pas avec vous ?  
— C'est moi qui l'ai conduite au concert, ma femme n'ayant pu y aller ; pendant un entracte, elle est sortie... Comme le spectacle m'amusait, je ne me suis pas préoccupé tout de suite de Marthe, puis, son absence se prolongeant, je me suis inquiété...

Affolée, la mère courut à Ba-ta-Clan, interrogea le personnel ; personne n'avait vu sortir une fillette seule... On prévint le commissaire de police du quartier Saint-Ambroise ; Soleilland fut aussitôt interrogé. Il répéta son récit, précisant qu'il n'avait pas trouvé sa femme à son logement, après qu'il eut quitté Mme Erbeling et qu'il avait alors décidé, pour ne pas perdre le bénéfice des deux billets de faveur, de conduire lui-même Marthe au concert.

A la Sûreté on le convoqua. Des questions plus précises lui furent posées ; certaines contradictions apparaissaient déjà... les soupçons commençaient. On l'emmena à Ba-ta-Clan, on lui demanda d'indiquer où étaient les deux places, le signallement de ses voisins, le détail du spectacle. Soleilland hésitait, il ne savait que répondre... Le soupçon du début, devenait une certitude.

### Oui, c'est moi qui l'ai tuée

Cependant, de Marthe Erbeling, aucune trace... Depuis qu'elle avait tourné au coin de la rue St-Maur, toute joyeuse, sa petite main dans celle du « grand frère », on ne l'avait aperçue nulle part...

Le bois de Vincennes avait été fouillé sans résultat ; les pistes suivies s'étaient évanouies, l'opinion s'exaspérait... Il y avait huit jours que l'enfant était partie... pour Ba-ta-Clan...

Le 8 février, Soleilland fut conduit à la Sûreté ; on lui donna lecture de certaines dépositions accablantes ; il n'a pas été vu au concert... au contraire, il a été aperçu par une voisine, accoudé à la barre d'appui de la fenêtre de son logement, rue de

Charonne, vers deux heures et demie et Marthe Erbeling était auprès de lui.

On le presse d'avouer : M. Hamard, le chef de la Sûreté regarde fixement Soleilland, et tout à coup, le misérable frissonne et il fait, entrecoupée de sanglots, l'horrible confession :

« Oui... c'est moi qui l'ai tuée ; je l'ai étranglée ; son corps est à la consigne de la gare de l'Est... »

Mais qu'il raconte comment il a fait la chose et pourquoi ?

— Je l'ai emmenée chez moi, après avoir menti à sa mère ; je n'avais jamais eu l'intention de la conduire à Ba-ta-Clan... Je savais que ma femme travaillait au dehors, cet après-midi-là, et que je serais seul à la maison... J'ai pris la petite dans mes bras... j'ai senti monter en moi un ignoble désir... ma passion n'est pas celle des autres hommes... j'ai été incapable de la contenir... elle était irrésistible... J'ai saisi l'enfant par la taille et puis... je suis devenu fou... Elle pleurait et disait qu'elle raconterait tout à ses parents... J'ai voulu étouffer ses cris, j'ai posé la main sur sa bouche, brutalement... Elle n'a plus respiré... Epouvanté, j'ai voulu me débarrasser du corps : j'ai replié les bras sur la poitrine, les tibias sur les cuisses, j'ai enveloppé le cadavre dans une toile d'emballage et j'en ai fait un paquet que j'ai déposé à la consigne de la gare de l'Est... on m'a donné un bulletin de dépôt que j'ai déchiré.

Et l'homme s'effondra dans les sanglots.

### Le colis tragique

Tout cela était vrai ; le récit était même inférieur à la réalité, atroce.

A la gare de l'Est, on vérifia aussitôt les dires de Soleilland : la foule, avertie on ne sait comment, se pressait aux alentours. Dans la salle de la consigne des bagages de banlieue on trouva le colis ; il fut porté dans le bureau du commissariat de la gare ; sous la toile emballage, apparut la petite pèlerine bleue et puis, les boucles blondes, le corps recroquevillé...

\*\*\*

Cependant l'autopsie révéla un fait très important : Marthe Erbeling avait été violée, étranglée et frappée au cœur d'un large coup de couteau.

Jusqu'au dernier jour du procès, Soleilland affirma qu'il n'avait fait subir à la fillette aucune violence dont on pourrait trouver la trace. « Le coup de couteau — ajoutait-il — est un mystère : ce n'est pas moi qui l'ai donné »...

On retrouva l'arme : c'était le couteau à virole que l'ébéniste portait habituellement sur lui !

\*\*\*

L'évidence du crime ne suffisait pas à ceux qui cherchaient à comprendre.

Un mystère subsistait : comment, Albert Soleilland, l'ébéniste travailleur, dont tous les patrons faisaient l'éloge, qui venait depuis peu de fonder son foyer, qui avait eu la joie d'être père d'un beau garçon, avait-il pu en une minute, devenir un monstre ? Il y avait là, un point d'interrogation angoissant ; il appartenait à un médecin aliéniste d'éclaircir la justice.

Le professeur Dupré fut chargé d'examiner Soleilland ; il conclut à son entière responsabilité ; n'ayant relevé aucune trace de maladie ou de tare mentale.

\*\*\*

Dans sa cellule à la Santé, après les premiers jours d'abattement, il reprenait goût à la vie.

Il se plaignait de son sort, se montrait fort exigeant sur la qualité de la nourriture : il lui fallait des douceurs, des fruits, du chocolat.

Sa garde-robe aussi le préoccupait. Il n'était pas sans coquetterie. « Je suis jeune encore » disait-il. Sa détention lui pesait horriblement et lorsque, aux jours réglementaires de visite, sa femme venait le voir, il souffrait — il l'a écrit — de ne pouvoir « au travers des grillages, l'embrasser et la toucher ».

### Une audience scandaleuse.

Le 22 juillet 1907, Soleilland comparait devant la cour d'Assises de la Seine ; la salle était archibondée.

Le cou engoncé dans un faux-col très haut, portant avec élégance un sobre veston noir, Soleilland déçut : on le trouvait presque sympathique et les « belles » n'eurent pas, en le voyant paraître, le frisson d'horreur qu'elles espéraient et qu'au fond d'elles-mêmes, elles regrettaient de ne pas éprouver.

Il s'effondra derrière la barrière du box, courbé, ne relevant la tête que sur l'injonction du président et la replongeant aussitôt après...

Le président était aphone, Soleilland parlait à voix basse et la foule, mécontente de ce dialogue dont elle ne percevait rien, manifestait...



Soleilland et sa femme avant le drame.

La déposition du docteur Dupré fut le « clou » de l'audience. Le savant expert reproduisit les conclusions de son rapport mais le témoignage oral avait ici une importance décisive :

« D'une certaine médiocrité intellectuelle et morale, naturellement érotique, Soleilland avait tendance à manifester brutalement son instinct.

« Sa santé est parfaite ; à peine quelques stigmates de dégénérescence, sans influence sur son état mental : léger plissement du bord de l'oreille gauche et asymétrie chromatique des iris, le gauche étant bleu clair et le droit marron... Pas de perversion sexuelle, impudique et obsédante, associant la cruauté à l'amour et ne trouvant la joie que dans un mélange de volupté et de souffrance : Soleilland n'est pas un sadique.

« Il a tué, pour se défendre, et de peur d'être dénoncé par l'enfant... »

M<sup>e</sup> Robert Bernstein, le défenseur, tenta alors un rude assaut : sommant le docteur Dupré de jurer que sa thèse ne pouvait être entachée d'erreur, et recevant cette réponse : « toute opinion humaine est faillible ! » il énuméra les diagnostics posés par l'expert dans certaines affaires et contredits, soit par des événements ultérieurs, soit par l'avis d'autres médecins aliénistes.

A quoi, l'avocat général, venant à la rescousse, de s'écrier : « Alors, nous sommes tous fous !... »

Assurément, c'était là — et c'est encore là, à vingt ans de distance — le point troublant, déconcertant, angoissant du drame.

Pendant la suspension d'audience qui précéda la plaidoirie de M<sup>e</sup> Robert Bernstein, ce fut un tumulte indescriptible comme plus tard aux grandes journées de Landru, à Versailles : des femmes furent hissées par dessus la balustrade qui sépare le prétoire des bancs réservés aux témoins... des chignons se crépèrent... Et au milieu de cette indécence, la femme de Soleilland, voilée de deuil, circulait, tenant dans ses bras, un petit être, l'enfant de l'accusé, qui, inconscient du drame, jouait avec un éventail et souriait aux anges...

### La plaidoirie

Le Défenseur s'attacha surtout à effacer l'impression produite par la déposition du Docteur Dupré. Après un hommage rendu à la mémoire de « la petite vierge morte, symbole de pureté et de chasteté », il entreprit la critique de l'expertise.

La péroraison fut remarquée :

## Deux photos inédites



A gauche : Le couturier, tel qu'il était après le crime, coiffé d'un bonnet, travaillant à la prison.

A droite : La chambre des époux l'après-midi du 31 janvier, un véritable théâtre.

Le colis funèbre de la gare de l'Est.

Soleilland



L'Est. — Dans le médaillon : la petite Marthe.



(Photos Journal)

Soleilland au bagne.

prétoire, le poing tendu vers l'assassin, sa femme, portant toujours l'enfant... Elle hurlait : « Laissez-moi le tuer moi-même ; il a déshonoré son fils !... »

Elle éleva le pauvre petit à bout de bras, rugit encore, et dans une crise de nerfs, s'écroula. On eut peine à arracher l'enfant de ses bras. Le procès s'acheva sur cet affreux incident.

Quelques jours plus tard, M. Charles Leboucq, député de Paris, demandait par lettre au Garde des Sceaux « pour quelles raisons, les magistrats qui dirigeaient de récents et sensationnels débats à la Cour d'Assises de Paris, ont cru devoir donner, contrairement aux instructions de ses prédécesseurs, à cette répugnante affaire, l'apparence d'une manifestation théâtrale... »



Soleilland aux assises.

L'interpellation eut l'utile résultat que l'on sait : il fallut attendre octobre 1928 et les prescriptions du procureur général Donat-Guigue, à la suite de l'affaire Mestorino, pour que la Cour d'Assises reprît son caractère solennel et cessât d'être un théâtre à représentations scandaleuses...

\*\*\*

Son pourvoi rejeté par la cour de Cassation, Soleilland fut gracié le 12 septembre. Ce fut dans la France entière, une explosion de stupeur indignée. Au lendemain du verdict de mort, plusieurs journaux portaient cette manchette : « Justice ! » Un mouvement d'opinion était créé. Le crime avait soulevé trop d'horreur : on ne comprenait pas le geste de clémence du président, on l'accusa de faiblesse.

Le chef d'Etat subit un si rude assaut que l'on crut, un instant, que l'affaire Soleilland provoquerait une crise politique...

De ce jour, commença la série des grâces systématiques : pendant plusieurs années, la guillotine cessa à peu près de fonctionner ; la peine de mort, en fait, sinon en droit, était supprimée du Code.

#### Aux Iles du Salut

Soleilland partit pour le bagne. Transporté dans les îles du Salut, il y séjourna treize ans, et décéda, terrassé après une lente agonie, le corps mutilé par les deux tentatives de meurtre dont il avait été la victime.

En 1913, alors qu'il occupait à l'île Royale, le poste de gardien de cimetière, il avait été frappé à coups de lime, par un jeune forcat Guyennet, avec qui il paraissait entretenir des relations particulièrement amicales ; tandis qu'il était soigné à l'hôpital, il fut à nouveau gravement blessé par un réclusionnaire, Tombois, qui lui porta deux coups de couteau.

L'enquête de la Commission établit les raisons très spéciales de ces actes de violence. Soleilland fut puni de cachot, puis isolé dans les locaux disciplinaires.

Le joli garçon de la rue de Charonne, l'ébéniste charmant qui, un après-midi de février 1907, était venu chercher la petite Marthe Erbeling pour la mener à Ba-Ta-Clan, était devenu un misérable infirme grisonnant, ne pouvant marcher sans béquilles... Il mourut le 13 mai 1920.

Ainsi s'acheva le tragique destin d'Albert Soleilland, dont le nom flamboyant demeure dans l'histoire du crime, comme un symbole.

Jean MORIERES

## s sur le crime crapuleux de Neuilly

Le cadavre de la... tel qu'il fut trouvé, crime, commis par Sirot, et d'être condamné aux... forcés à perpétuité.

La chambre à cou... époux Drezet qui subit véritable pillage.



...à Jeudi

## Petites Causes

### Son mari la battait, elle l'arrose d'huile bouillante pendant son sommeil



la 10<sup>e</sup> Chambre, dans le box des détenus, Marie Abondance attend son tour : une petite femme brune, le nez rongé, l'œil noir, cruel, quarante ans. Elle est poursuivie pour « coups et blessures sur la personne de son mari. » Elle est infirmière, lui maçon. Les renseignements donnés sur elle sont excellents : honnête, travailleuse ; sur lui, exécration : méchant, brutal, paresseux.

Alors ? Elle avait quitté, il y a longtemps, son village de Bozel, en Tarentaise, pour se placer à Paris, avec ses sœurs. Ses économies — vingt mille francs amassés après de longues années d'hôpital, à Lariboisière et à Necker — lui avaient servi de dot. A Necker, en soignant un malade, une piqure infectieuse avait provoqué le phlegmon qui la défigura... En 1923, elle avait épousé Paul Abondance. Les économies servirent à acheter un pavillon à Bourg-la-Reine. Tout de suite, comme elle l'écrivait à une amie, « la vie conjugale fut un enfer. »

Abondance supportait mal la présence fréquente d'un neveu de sa femme, orphelin, et dont elle était la tutrice. Dix fois, la police dut intervenir : à la fin de l'été, les scènes se multiplièrent, de plus en plus violentes. Le 4 septembre, le maçon avait jeté sa femme à la porte : deux gardiens de la paix la ramenèrent chez elle et conduisirent au poste le mari, tant ils l'avaient trouvé surexcité et menaçant. Le lendemain, dans la nuit, elle avait du, à nouveau, demander du secours : un agent était resté en surveillance devant la maison.

Le 7 septembre, à l'heure du dîner, Paul Abondance reprocha à sa femme d'avoir acheté au neveu un costume ; le marchand d'habits venait de présenter la première traite. Il la frappa, puis alla se coucher. Quand elle vit qu'il dormait, l'infirmière fit chauffer de l'huile, et la renversa, bouillante, sur la figure, la poitrine et les bras du mari.

Seulement, comme elle tremblait un peu, tout de même, en procédant à cette délicate opération, elle ne la réussit qu'à moitié : les brûlures de visage n'étaient que du premier degré, les autres un peu plus profondes. Marie Abondance ne comprend pas les poursuites dont elle est l'objet ; elle se juge la victime... Le président insiste sur le caractère atroce de son acte, sa préméditation évidente, sa cruauté. Elle ne comprend pas....

### Les Fantaisies du facteur

Charles Dupas est facteur ; l'été dernier il vola un sac à l'étalage d'un magasin. On le traduisit devant la 12<sup>e</sup> Chambre correctionnelle.

C'est un grand garçon efflanqué, les bras fixés au corps, l'œil souriant et stupide.

Sérieusement, le président Petit lui rappelle la dignité de sa fonction : Le président. — Vous êtes facteur !...

Dupas. — dédaigneux et modeste. — Oh !... d'imprimés....

Le président. — Vous avez des habitudes d'intempérance.

Dupas. — Un peu, comme de juste.. Le tribunal, tout entier, sursaute, l'inculpé a compris, et patelin :

— Ecoutez, mon président, j'étais en accès de fièvre, quand j'ai fait ça.

Le président. — Vous étiez surtout en accès de boisson. Vous buvez trop.

Intervention du défenseur : il note ses inquiétudes, sont client lui semble bizarre, aussi l'a-t-il fait examiner par un aliéniste.

Le président ne semble pas avoir beaucoup apprécié cette demande d'expertise mentale :

« A priori », quand on voit un facteur des postes, on ne pense pas qu'il est fou.

Très digne, le substitut Fournot donne le sentiment de la Société qu'il représente au siège du ministère public :

— L'Administration devrait bien prendre ses garanties !

Cependant, les conclusions du professeur Claude sont formelles : « Charles Dupas est responsable ; mais il est, « avant tout un alcoolique chronique. »

Le candidat à la folie est enchanté de la formule : « elle le ravit, le met à l'aise. »

Il faut en terminer. Encore une semonce paternelle du bon président Petit.

— Si vous ne buviez pas tant, tout cela n'arriverait pas.

Dupas. — Eh ! oui, je sais bien, c'est depuis la guerre....

Le président, brusquement s'inquiète : — Depuis combien de temps êtes-vous aux Postes ?

— Depuis cinq ans.

— Et à quel bureau ?

On comprend l'angoisse du magistrat : ce singulier facteur n'est-il pas chargé de distribuer son propre courrier ?

Et le dialogue continue :

Elle l'a écrit à son avocat : « Un de nous deux devait y passer.... alors j'ai préféré.... »

Pourquoi vouloir provoquer ses regrets, révéler les remords qui lui est étranger ?...

C'est la bête traquée depuis des mois dont la réaction de défense fut soudaine : elle a voulu tuer celui qui la brutalisait et l'idée lui en est venue brusquement, « quand elle l'a vu dormir.... »

« Il fallait que je lui brûle la gueule ! » a-t-elle dit au juge d'instruction.

A l'audience, elle est aussi farouche.

Paul Abondance, lui, ne l'est pas du tout. Il roule sa casquette entre ses doigts, il est tout prêt à excuser la coupable. Il redoute, dira le défenseur de l'inculpée, le divorce et toutes ses conséquences : la perte des gains de l'épouse travailleuse, la vente du pavillon de Bourg-la-Reine....

— Je ne me plains pas du tout de la conduite de ma femme ! C'est avec satisfaction (sic) qu'elle sortira de Saint-Lazare...

Mais le Tribunal n'a pas les mêmes raisons d'être indulgent.

Le président (à la femme Abondance). — Vous êtes animée de sentiments regrettables !

Evidemment, mais ce n'est point là la question.

Le magistrat continue : — Une femme, c'est généralement la douceur, la bonté....

Comme ce langage touche peu Marie Abondance ! Elle regarde un pâle sourire aux lèvres, l'homme, qui dépose à la barre.... Elle s'en veut de ne pas avoir mieux réussi. Le châtiement lui importe peu : elle est assez punie d'avoir si maladroitement répandu l'huile chaude.

Et puis, elle a d'autres soucis ; sa seule préoccupation, à cette savoyarde ordonnée, est d'ordre domestique : que devient la maison ? le mobilier ? et son chien et ses poules qui n'ont rien à manger ?.... Tout cela elle ne le dit pas au Tribunal, mais elle n'a cessé d'en parler à son avocat....

Les magistrats hésitent ; ils voient bien que le « sujet » n'est pas ordinaire : il faut une peine ferme, mais il faut aussi tenir compte des circonstances exceptionnelles de la cause. Le substitut Hurlaux requiert impérieusement : « Pas de pitié pour elle !... Si elle avait encore tiré une balle de revolver, j'aurais peut-être compris.... mais cette lâche cruauté, cette délibération, cet acte si parfaitement prémédité.... »

M<sup>e</sup> Charles Durand plaide : Marie Abondance s'en tire avec quatre mois de prison.

Le président. — Vos chefs hiérarchiques ne vous font jamais d'observations, quand vous êtes en état d'ébriété ?

Dupas. — Jamais....

Le substitut Fournot (plus irrité que tout à l'heure). — C'est formidable !

Le président (philosophe). — C'est l'Administration !

Conclusion : Six mois de prison avec sursis.

### Un Procureur Général en correctionnelle

Un inculpé de marque : il a de la distinction, et parle notre langue avec un très léger accent étranger.

C'est M. Alexandre Zitroen, avocat à la Cour de Pétrograd, ancien procureur général, sous le règne de Kerensky.

On lui reproche d'avoir cassé le mobilier d'une « amie de sa femme, » M<sup>lle</sup> Mervitch et de lui en avoir jeté à la tête les débris.

La scène s'est produite le 25 juin, rue Parmentier à Neuilly. M. Alexandre Zitroen doit répondre de ses violences devant la 13<sup>e</sup> Chambre.

Il explique qu'un malentendu fut la cause de cet incident regrettable : le 24 juin, il avait trouvé dans le sac de sa femme des lettres compromettantes ; il l'avait jetée à la porte et pour l'effrayer, avait tiré du haut de sa chambre, deux coups de revolver, en l'air.... par malheur, le sac n'appartenait pas à Madame Zitroen, mais à une de ses amies qui, imprudemment, le lui avait prêté ! Le lendemain, il avait recherché « l'infidèle » et l'avait trouvée chez M<sup>lle</sup> Mervitch : d'où le drame.

Les juges de première instance considèrent avec quelque respect cet éminent collègue.... Le procureur général paraît assez honteux :

— Moi, qui ai passé toute ma vie au service de la Justice....

Ce n'est pas une raison pour donner à la France hospitalière un si fâcheux spectacle ; il est des vertus qui s'imposent à un fonctionnaire si haut placé, et il est des gestes, aussi, qui sont particulièrement déplacés....

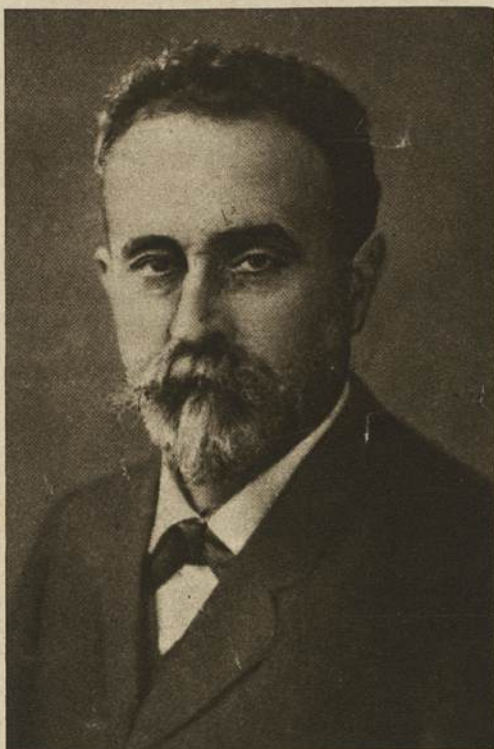
La leçon est faite doucement par le président : une femme élégante s'approche du prétoire : c'est l'épouse qui a pardonné et qui implore.

Vingt-cinq francs d'amende avec sursis.

# Si vous voulez devenir un bon détective...

Peu d'états exercent sur l'imagination du public autant d'attraction que le métier de détective.

Je n'étonnerai personne en disant que les sollicitations de candidats détectives ne m'ont jamais manqué. A la vérité, il ne se passe point de semaine que je ne reçoive un homme jeune ou vieux, empressé à m'offrir ses services, soit par vocation, soit par besoin. Etant donné qu'on ne sait jamais si le hasard ne vous amène pas sous



Alphonse BERTILLON  
Créateur de l'Identité Judiciaire,  
apôtre de la police moderne.

des traits inconnus l'alter ego rêvé, je me garde d'évincer leurs prétentions, je trouve plus simple de les soumettre à une petite épreuve.

## Le bonnet de police.

Depuis longtemps, je me suis mis d'accord avec un certain cafetier de Malakoff que nous appellerons, si vous le voulez bien, le père Vigouroux. Cet homme, qui existe réellement, tient à Malakoff le Bar des Amis, dans une avenue plantée d'arbres rabougris qui conduit au centre de la localité. Selon une convention passée avec Vigouroux, je lui expédie à des jours désignés, les postulants au métier de détective, après avoir tenu à chacun d'eux le petit discours que voici :

— Mon garçon, vous voulez être détective et je vous approuve. Reste à savoir si vous avez de l'étoffe, si vous êtes observateur et dégourdi. Je vous donne donc, la mission, à titre d'essai, de vous rendre tel prochain matin, à 6 heures, à Malakoff, telle avenue, au Bar des Amis, lequel est tenu par un nommé Vigouroux, individu dangereux, et de venir ensuite me rapporter tout ce qui vous aura frappé au cours de votre surveillance dans ce bar.

Eh bien ! sur quelque cinquante sollicitateurs mis par moi à l'épreuve, et assez courageux pour se rendre à Malakoff, un seul jusqu'ici a pensé à me dire que le père Vigouroux, en le servant, était coiffé d'un bonnet de police !

Les quarante-neuf autres me firent une description copieuse du bar des Amis, m'apportèrent jusqu'à des dessins et des plans de la rue et de la maison, mais sauf un, négligèrent ce détail, pourtant caractéristique du bonnet de police dont se coiffe Vigouroux pour recevoir mes envoyés.

Les uns notèrent que Vigouroux portait la barbe, que cette barbe était d'un blond grisonnant, les autres parlèrent de ses sourcils, placés à hauteur inégale... Bref la même confusion de témoignages que l'on a remarquée bien souvent dans les affaires criminelles. Inutile d'ajouter que devant un manque d'observation aussi total, j'avais beau jeu pour éconduire ces semblants de policiers.

## La montre et la carte

Il est indéniable que l'une des facultés premières du détective, l'intuition, ne peut s'acquérir.

Pour ma part, j'eus tout jeune, une espèce de révélation, qui décida de ma carrière. Je me trouvais en pension dans un lycée de province. Un jour, il arriva que la montre du directeur disparut. Toute recherche étant restée infructueuse, il fallut bien convenir que ladite montre en or et fort belle, n'avait pu être volée que dans le bureau directorial et vraisemblablement par un des pensionnaires. Nous eûmes donc un sermon en trois points sur le vol et toutes les calamités qu'il entraîne augmenté d'une promesse de pardon si la montre était retrouvée. Le tout, sans résultat. Une invitation à la dénonciation ne fut pas plus heureuse, non plus qu'une perquisition dans nos effets personnels. Si bien que, de guerre lasse, le directeur nous consigna jusqu'au jour où son chronomètre lui serait restitué.

Je vous laisse à penser si, après trois interminables journées de classe, sans un instant de récréation, nous étions énervés, irrités même, Incapables de suivre l'étude, nous nous tournions et retournions sur nos bancs, et c'est ainsi qu'en portant les yeux vers le fond de la classe, je rencontrais le regard d'un camarade dirigé sur moi.

C'était là une chose sans importance aucune et si j'y portais de l'attention, ce fut uniquement parce que le visage de ce camarade ne m'était jamais encore apparu tel que je le voyais. Non qu'il eût changé mais son attitude le plaçait dans un éclairage exceptionnel. Pourquoi donc ce condisciple se trouvait-il ainsi éclairé ? Parce qu'il regardait davantage du côté des fenêtres. Machinalement je cherchai le but de sa contemplation et tout d'abord, je n'aperçus rien qu'une vieille carte géologique de la France, fixée au mur de la classe, non loin d'une encoignure.

Encore une fois, nous étions dans un état d'énerverment très spécial... C'est à cela que je dus peut-être l'ombre du soupçon qui, soudain, passa dans mon esprit. Cette montre dérobée nous hantait au point de surexciter notre méfiance... Ayant acquis la conviction que le regard du camarade revenait très fréquemment de mon côté, c'est-à-dire du côté du mur, je ne délibérai plus de procéder à une enquête. Je m'arrangeai pour revenir dans la classe vide à l'heure du réfectoire je m'approchai de la carte, je reconnus que trois de ses angles seuls étaient fixés par des punaises, le quatrième par un simple pain à cacheter, et enfin, sous la carte, dans une petite anfractuosité du mur, creusée à dessein, je découvris le chronomètre enveloppé d'un vieux mouchoir.

Dans la suite de ces souvenirs, j'aurai l'occasion de vous montrer en action les qualités essentielles du détective, telles qu'elles me furent révélées par mon maître M. Petitvillain à côté de qui Sherlock Holmes, s'il avait existé, eût dû rougir.

Détective ASHELBE  
Professeur à l'École de  
Psychologie et  
à l'Institut Technique de  
Criminologie.

# Dans notre Bibliothèque

## Le "merveilleux" criminel

Quel prestige le crime n'a-t-il pas pour l'enfance ! Toute la mienne s'émerveilla de livres mal cotés et que le crime éclaira en rouge. Je n'ai jamais su qu'ils étaient médiocres. Nos meilleurs poètes, nos plus grands écrivains les ont sur leur table. Les jeunes hommes timides qui par hasard les approchent, s'étonnent de voir chez eux des brochures qu'ils abandonnaient aux camarades de collège ou de régiment.

Je connais des êtres charmants désespérés de rester aveugles en face de ces étranges épopées que les gares vendent sous leurs couvertures multicolores. Ne les louons pas pêle-mêle. Beaucoup sont ridicules ; le grotesque n'a pas toujours assez de force pour nous emporter dans un oubli de nous-mêmes vertigineux.

L'instinct primitif excuse le crime. Son atmosphère héroïque et compliquée flatte le sens poétique endormi. Le public avancé qui se délecte dans une littérature urgente et insolente, incapable de vivre avec chaleur et avec danger, se tourne paresseusement vers le lyrisme du bague.

*Fantômas* en offre le monument type. Enorme suite d'absurdités pres tigeuses où le génie éclate parfois avec incohérence et parfois avec un luxe inenferable de détails.

Je citerai au passage, *Un roi prisonnier de Fantômas* où la foule, sur des estrades, écoute chanter une fontaine place de la Concorde. La voix du roi ivre-mort, emprisonné dans une cellule souterraine, donne à la femme de bronze le chant des sirènes d'Homère. Le sinistre *Fiacre de nuit* est un de ces volumes qui empêchent d'admirer les plus beaux paysages lorsqu'il arrive qu'on l'ouvre dans un voyage automobile. Et *La main coupée* dont l'action nous porte à Monte-Carlo, contient la fameuse mort d'Isabelle des Guérets, exemple de logique absurde et de charme surnaturel.

J'ajoute l'incohérence profonde d'un tome où les personnages atteints d'un mal qui consiste à aboyer : Jap ! Jap ! Jap ! dans la rue, sont aveugles et se retrouvent dans une cave des Mille et une Nuits. Une fois le métropolitain s'arrête et pendant la panne, de très loin, arrive l'air nostalgique d'une valse lente.

Hélas ! Tigris de Marcel Allain, survivant des auteurs de *Fantômas* en est un faible pastiche. On le dévore espérant voir le charme opérer. Il n'opère pas. On nous embrouille sans nous

étourdir, et l'influence d'Arsène Lupin n'arrange pas les choses. Car si Arsène Lupin exerce un pouvoir et s'il en émane, dirai-je, une sorte de chant mélancolique, le personnage tuteur et cocardier qui nous rappelle beaucoup le pauvre Max Linder, possède la funeste élégance de confection et ne peut nous satisfaire que si la maladie nous immobilise sans autre lecture sous la main.

Jean Cocteau s'étonne que l'écrasante célébrité de Gaboriau le rende invisible, c'est sans doute la faute des « nègres » qu'il employait. Son œuvre en devient incroyablement inégale. Que de volumes illisibles pour l'admirable *Monsieur Lecocq* ou *le Crime d'Orléans* !

Monsieur Lecocq vulgarisé par Conan Doyle, deviendra en Angleterre Sherlock Holmes, mais que de distance entre ce chercheur d'épingles à cheveux, et le méprisant Lecocq. Pour la première fois chez les écrivains populaires apparaît le détective scientifique et le criminel séduisant. Si vous vous embrouillez c'est que vous sautez des lignes. Il n'arrive jamais à Gaboriau d'abandonner comme dans *Fantômas* des blocs de préparatifs au bénéfice d'une trouvaille énorme.

N'oublions pas Edgar Poe, le père de tout cet état d'esprit contemporain et relisons cet exemple d'exercice d'analyse policière intitulé : *Le joueur d'échecs de Maelzel*, article où Edgar Poe, tout en essayant de supprimer le prestige de l'automate, innove un prestige littéraire nouveau.

Mieux que *l'île aux trésors* ou que *Le docteur Jeckill, le Diamant du Radja* de Stevenson, nous enchante et annonce Chesterton. Un jeune homme de mes amis, un jeune homme « moderne » vous dirait dans son vocabulaire 1928, que le *Suicide-Club* est une œuvre bien agréable. Pour le lire et le relire il renonce à Marcel Proust et aux propos d'Allain. Il se couche, examine l'intérieur de son lit pour supprimer les plis des draps, se cale entre plusieurs oreillers et se livre à la lecture que j'ai dite.

Je signale aux jeunes gens que tenterait ce vice inoffensif le *Mort vivant* de Stevenson, paraphrase du conte des Mille et une Nuits où le bossu avale une arête.

Il serait injuste d'oublier Gaston Leroux et *Chéri-Bibi* qui se cache, pour être aimé, dans la peau d'un autre ; le *Mystère de la chambre jaune*, le *Parfum de la dame en noir*, les *Rouletabille*, sont peut-être moins significatifs.

J'ai mal lu Rocambole et je le regrette car Gaboriau fut le secrétaire de Ponson du Terrail. Mais outre Victor Hugo et Alexandre Dumas, méprisés bien à tort par nos dilettantes, j'ai gardé pour la fin l'extraordinaire Balzac.

*La Fille aux yeux d'or*, le dernier volume de *Splendeurs et misères d'une courtisane* restent les chefs-d'œuvre du genre et la mort de Lucien de Rubempré fut pour moi comme pour Wilde une peine vivante.

Je voudrais que l'on m'excuse de jeter en désordre mes préférences. Ces livres discrédités qui parlent à l'oreille une langue royale, n'arrivaient pas tous dans ma province.

Je devais les saluer au début d'une critique des livres où la police et le crime alternent leurs victoires.

Jean DESBORDES.

...

## L'affaire Benson

(The Benson Murder Case)  
par Van Dyne.

*The Benson Murder Case* (L'affaire Benson...), est le premier en date des romans de Van Dyne. L'auteur de *La Série sanglante* que *Détective* commence en feuilleton, écrivain américain célèbre, déjà dans son pays et jusqu'à ce jour, à peu près inconnu en France.

Philo Vance, le héros des romans de Van Dyne est un détective d'une espèce toute nouvelle. C'est un homme du monde, très riche, très érudit et très paresseux, qui n'a d'autres soucis que d'accroître sa collection de tableaux et d'objets d'art. S'il s'acharne à découvrir un criminel, c'est par pur dilettantisme. Il n'a guère de respect pour l'ordre établi et partant, point de haine contre ceux qui veulent troubler cet ordre. S'il se trouve mêlé à des aventures policières, c'est par hasard (il est l'ami intime de l'avocat du district de New-York, et s'il prend goût à ces aventures, c'est qu'en disciple de Thomas de Quincey, il considère le crime comme un des Beaux-Arts).

Ce jeune homme sceptique et nonchalant, si différent du limier traditionnel, emploie une méthode d'investigations qui n'est pas moins nouvelle. Il considère le criminel comme un artiste ; tout crime est pour lui une œuvre originale qui doit porter la marque de l'auteur. Le rôle du Détective est donc de mettre en lumière les facteurs psychologiques qui ont présidé à la conception du crime, sans se préoccuper des conditions matérielles dans lesquelles le forfait a pu être commis.

Le roman est une démonstration de cette thèse.

Un homme d'affaires, véreux, Alvin Benson, a été assassiné dans l'Hôtel particulier où il vit seul, avec une vieille gouvernante. Qui l'a tué ? L'art du romancier est de montrer que chacun de ceux qui entourent Benson aurait pu faire le coup, et chacun d'eux est, en effet, inquiété par la police. Seul, le coupable aurait échappé aux soupçons, sans l'intervention de Vance, qui, démolissant les thèses successives des officiers, met enfin la Police sur la bonne piste et provoque l'arrestation du criminel.

Roger GALLOIS.



# LA VIE AVENTUREUSE DE VIDOCQ

...le plus romantique des personnages, bandit d'abord,  
policier sans égal ensuite, aussi célèbre dans l'une et l'autre de ses professions  
et admiré diversement suivant les goûts de chacun...



NE destinée aussi tumultueuse que celle de Vidocq ne pouvait commencer sans éclat. Le Ciel se mit de la partie pour marquer la venue au monde de cet extraordinaire personnage et lorsqu'en 1828, il fit paraître ses Mémoires, le héros prit soin de noter les prodiges qui entourèrent sa naissance.

...C'était le 23 juillet 1775, à Arras, dans une maison voisine de celle où seize ans, auparavant, était né Robespierre; il faisait nuit: la pluie tombait par torrents; le tonnerre grondait; une parente, qui cumulait les fonctions de sage-femme et de sybille, en conclut que ma carrière serait fort orageuse...

Le tonnerre... une prophétie... la nuit tragique... Tout l'atmosphère de l'époque — précurseur de temps nouveaux — était rassemblé autour du berceau de celui qui devait dans la réalité même de sa vie, composer le plus romantique des personnages: bandit d'abord, policier sans égal ensuite, aussi célèbre dans l'une et l'autre de ses professions et admiré diversement suivant les goûts de chacun.

## Une jeunesse orageuse

Le père de Vidocq était boulanger: il destina tout naturellement, son fils au pétrin, d'autant que l'enfant présentait une constitution des plus robustes. Mais, dès l'âge de huit ans, d'assez mauvaises inclinations firent redouter que la carrière paternelle ne fut pas dignement suivie par le garçon.

Sur la place d'armes, rendez-vous des polissons du quartier, le gamin exerce de bonne heure ses facultés musculaires en rossant ses camarades... Il est la terreur des chats, des chiens, des enfants du voisinage. A treize ans, il commence à fréquenter les militaires de la garnison et apprend à manier le fleuret.

Le père, qui éprouve quelques inquiétudes, croit nécessaire, pour conjurer ses mauvais penchants, de le préparer à sa première communion et il charge de ce soin deux dévotes... Les malheureuses !...

Quelques jours après la célébration de cet acte solennel, Vidocq, qui se trouvait seul au comptoir met dans sa poche, la recette. On ferme le tiroir: une fausse clef déjoue les précautions familiales. L'argenterie suit le sort de la recette: dix jours de prison, sous forme de correction, semblent parfaitement justifiés. Mais il faut sans cesse de l'argent au jeune débauché pour toutes ses fredaines. Avec la complicité d'un chenapan, son ami Poyant, il force la caisse, vole 2.000 francs et prend la fuite pour Lille.

Ce fut la première étape de sa vie aventureuse.

\*\*\*

Il ne fait qu'un stage bref dans la ménagerie du célèbre Cotte-Couny, se brouille avec le patron parce que celui-ci veut faire de lui un sauvage de la mer du Sud, l'oblige à manger de la chair crue, à mettre des cailloux dans sa bouche et à gambader comme un singe.

Il s'enrôle dans le régiment de Bourbon, tire quelques profits d'un physique qui n'était pas désagréable, déserte, connaît à nouveau la prison, s'évade. La guerre ayant été déclarée à la France, il combat à Valmy où il gagne son galon de caporal de grenadiers...

## Capitaine de hussards

Un peu plus tard, en 1796, à Bruxelles, l'amitié d'une baronne chez qui il parvient à loger, en se faisant passer, grâce à de faux documents, pour capitaine de hussards, lui rapporte trois mille florins et quinze mille francs en or: il s'en fait de peu que la dame l'épouse, mais l'attention de la justice bruxelloise ayant été fâcheusement attirée sur le singulier officier de hussards, Vidocq a tout juste le temps de fuir.

Dans un cabaret, à Lille, il se lie avec un habitué de l'établissement Christian, surnommé Le Rentier à cause de sa vie régulière.

— Je suis médecin secrète des hommes et des animaux au moyen d'une recette infallible... Il propose à Vidocq de l'emmener en voyage.

Après trois jours de marche, Christian et son nouvel ami arrivent à Malines et s'arrêtent dans le faubourg de Louvain, devant une maison de l'aspect le plus misérable.

## Une étrange maison

Les murailles noircies sont sillonnées de profondes lézardes et de nombreux bouchons de paille remplacent, aux fenêtres, les carreaux cassés. Il est minuit: une demi-heure s'écoule: enfin, une horrible vieille vient ouvrir.

Dans une vaste salle, une trentaine d'hommes et de femmes fument, boivent et chantent. Les hommes portent des vestes de velours bleu, chargées de boutons d'argent et garnies de broderies rouges, comme en ont les muletiers au salon; les femmes sont toutes vêtues de couleurs éclatantes; le son d'un tambour basque, mêlé aux hurlements de deux chiens attachés aux pieds d'une table, accompagne des chants bizarres qu'on eut pris pour une mélodie funèbre: au milieu de la pièce, une femme nue, coiffée d'un turban écarlate, danse...

## Amant de Francine

Peu soucieux de faire partie de cette étrange compagnie, Vidocq déguerpit le lendemain matin, par petites étapes il arrive à Lille, devient l'amant d'une certaine Francine qui le trompe d'ailleurs, avec un capitaine du génie: Vidocq ayant surpris Francine et l'officier, les roue de coups si fort que la garde accourt, l'arrête et le conduit à la prison du Petit-Hôtel. Condamné à trois mois de cellule, transféré à la Tour Saint Pierre, le détenu n'est pas abandonné par Francine, qui, remise de la sévère correction qu'elle a reçue, n'a conservé pour son amant farouche, qu'une tendresse plus vive: elle lui apporte en cachette un habit militaire. Il l'endosse, le géolier le prend pour l'officier de service et il est libre une fois de plus.

Tant de prouesses ne peuvent s'expliquer si l'on ne sait que Vidocq possède, au plus haut degré, l'art de se grimer. Il se donne la taille, la tournure, la physionomie, l'âge et l'accent qu'il veut. Un de ses admirateurs, peut-être porté

à exagérer ses talents, a même écrit qu'« à plus de soixante ans, son amusement favori était de s'habiller en femme ».

## Gare aux requins

Lorsqu'il s'évade de la Tour St-Pierre, Vidocq n'a pas atteint la trentaine.

C'est la période la plus tourmentée de sa vie: il décide de s'enrôler parmi les contrebandiers; on lui indique un nommé Peters, tenant garnison à Ostende. Vidocq se rend chez lui; mais comme il fait ses offres de service sans recourir aux périphrases essentielles, Peters le prend pour un espion et le bâtonne... Un marchand de genièvre auquel il conte sa mésaventure s'en amuse fort et lui conseille de retourner chez Peters en prononçant la formule sacramentelle: « Gare aux requins »... (les douaniers).

Vidocq suit le conseil du commerçant: il est accueilli aussitôt, mais, dès la première rencontre avec les requins, qui fut sanglante, il se dégoûte du métier, quitte Peters, se fait prendre à Lille, retrouve la bonne Francine qui l'aide encore à brûler la politesse aux géoliers en lui apportant un ruban tricolore, qu'il transforme en écharpe d'officier municipal, s'enrôle dans une troupe où il doit jouer la pantomime, fait recette à la foire d'Enghien où ses grimaces amusent la foule, mais rendent jaloux le paillasse de la troupe qui le dénonce...

Il comparait devant le tribunal criminel du département du Nord, sous l'accusation de faux en écritures publiques, pour avoir tandis qu'il était à la Tour St-Pierre, collaboré à la rédaction d'un ordre de mise en liberté d'un détenu; il est condamné ainsi que ses complices, le 7 nivôse an 5, à huit ans de fers et six heures d'exposition sur la place publique de Douai.

## Le départ pour le bagne de Brest

Transféré à Bicêtre pour faire partie de la chaîne générale qui devait aller au bagne de Brest,



VIDOCQ, arrêté des Brigands qui attaquaient la Diligence, dans la Forêt de Sénart.

Vidocq y est accueilli avec certains égards: Le départ pour Brest ne tarde pas. Le 20 novembre 1797, on « ferre » Vidocq et ses compagnons: deux à deux les galériens sont appareillés par rang de taille, au moyen d'une chaîne de six pieds réunie aussitôt au cordon de vingt-six condamnés qui, dès lors, ne peuvent plus se mouvoir qu'en masse.

Vidocq a conservé de « la journée des fers » un souvenir atroce.

À la fin du jour, lentement, s'élève, dans la grand-cour de Bicêtre, la complainte des galériens:

La chaîne,  
C'est la grêle;  
Mais c'est égal,  
Ça n'fait pas de mal...

## L'évasion

... Après vingt-quatre jours de marche, la chaîne arrive à Brest; on appareille Vidocq avec un idiot, que la misère et les mauvais traitements avaient achevé d'abrutir; il obtient de changer de compagnon:

Le nouveau, condamné à huit ans pour avoir volé des poules, dans un presbytère, est plus dégoûté.

— Tu ne m'as pas l'air, dit-il à Vidocq — de vouloir manger longtemps du pain de la nation...

— En effet, j'ai l'intention de m'évader à la première occasion.

— Si j'ai un conseil à te donner, c'est de valser avant que ces rhinocéros d'argousins, ne connaissent ta coloquinte (figure).

En achetant certains concours, Vidocq fait couper ses fers, se procure des habits et coiffe d'une perruque et d'une casquette de cuir, il franchit la grille du bagne au nez d'un ancien garde-chemise. A Quimper, on le prend pour un déserteur; incarcéré, il se fait envoyer à l'hôpital, grâce à la fièvre qu'il s'est donnée en avalant du jus de tabac... En voyant les religieuses de l'hôpital, il a l'idée de revêtir les habits de sœur Françoise, qui le soigne: une nuit, l'infirmier qui a soudoyé, lui apporte la garderobe de la nonne et c'est dans ce respectable accoutrement, que « Sœur Vidocq », un peu empâtée, dans ses jupons, traverse les cours de l'hôpital escaladé le mur et gagne la campagne.

Il passe six mois à bord d'un brick hollandais, se fait arrêter à Ostende; on le transfère à Douai: le juge d'instruction, le procureur, l'huissier, le concierge, le reconnaissent, bien qu'il se soit barbouillé de suite:

## Au bagne de Toulon

On le ramène à Bicêtre, d'où il part pour Toulon; il est mis à la double chaîne, comme forçat évadé. Il connaît alors la pire souffrance: « Jamais, écrit-il dans ses mémoires, je n'ai été si malheureux que depuis mon entrée dans le bagne de Toulon. Confiné, à vingt-quatre ans avec les plus vils scélérats, j'eusse mieux aimé cent fois être réduit à vivre au milieu d'une troupe de pestiférés. Dès lors, toutes mes pensées se tournèrent vers la possibilité d'une évasion... »

Quelques jours après, il plonge dans le bassin de la corderie, saute dans une embarcation qui part pour la ville et entre à Toulon.

Il se dirige sur Aix, Avignon, débouche dans la vallée du Rhône, traverse la France, est incarcéré pour la troisième fois, sur une dénonciation, à la prison de Douai où il a, avec le procureur général Ranson une entrevue pathétique.

...Enfin, vous voilà — ricane le magistrat, en se frottant les mains. — Vous a-t-on mis les fers? — Que vous ai-je donc fait, Monsieur, pour me vouloir tant de mal?

Emu, le procureur promet à Vidocq d'appuyer sa demande de grâce: mais, comme les délais lui semblent trop longs, il fait un plongeon dans la Scarpe qui borde une aile de la prison...

Vidocq s'établit marchand-tailleur à Paris, cour Saint-Martin: dans un débit, il rencontre un forçat évadé, Blondy, qui réclame des secours. Il lui donne cinquante francs. Deux jours après, Blondy lui apporte de l'argenterie qui provenait d'un cambriolage et exige quatre cents francs.

## Le pacte avec la police

Ah! Blondy, l'exécration Blondy, comme il l'étranglerait de bon cœur! Il fait à peu près la même chose en le dénonçant à M. Henry, chef de la division de sûreté à la préfecture.

Vidocq signe son pacte avec l'autorité: moyen-

nant quoi il résidera librement à Paris. Il se transforme en un auxiliaire secret de la police; bientôt, il en sera le chef.

\*\*\*

En 1812, placé à la tête de la brigade de sûreté, il a deux agents sous ses ordres, puis quatre, six, huit, dix, douze. Pendant l'année 1817, il fait arrêter 772 individus...

Les cambriolages se multiplient dans Paris; un essaim de voleurs parisiens, libérés des pontons anglais où ils étaient prisonniers, s'abat sur la capitale. M. Henry ne sait où donner de la tête: en une nuit, au foubourg Saint-Germain, on compte dix exploits avec escalade et effraction.

## Premiers exploits.

Vidocq cueille plusieurs bandes; parmi les voleurs, trois manifestent le désir de se convertir; il les attache à sa brigade: le plus compromis, Coco-Lacour, ayant beaucoup d'intelligence et un commencement d'instruction, il en fait son secrétaire.

Il n'aura pas lieu de s'en réjouir: ce Coco-Lacour est un vilain bonhomme, qui, plus tard, essaiera de salir son chef, pour prendre sa succession.

Sa brigade s'augmente: il la recrute à volonté dans les diverses prisons de Paris, estimant, fort de sa propre expérience, que « pour connaître les voleurs, il faut les avoir fréquentés ».

Il reçoit chaque jour des demandes d'emplois: jamais autant de coquins n'avaient aspiré à devenir gens honnêtes: une sorte d'émulation les pousse à briguer la faveur de servir sous les ordres de Vidocq. Il examine avec soin les candidatures et quand il les agré, il exige des « lauréats » une conduite irréprochable: la moindre faute est punie sévèrement et le coupable réintégré dans son cachot.

## De succès en succès

Il marche de succès en succès: sa gloire naissante excite l'envie: les officiers de paix et les inspecteurs n'obtenant pas les mêmes résultats que lui, l'accusent ainsi que ses agents, d'être d'accord avec ceux qu'il était chargé de mettre sous les verroux...

Coco-Lacour et un autre secrétaire, Decostard, colportent sournoisement des calomnies: ils en veulent à Vidocq de leur avoir donné de trop faibles gratifications dans certaines affaires.

Mais, sa renommée s'accroît; il s'en inquiète;



VIDOCQ

sa réputation va trahir le mystère de son emploi.

Il ne peut plus se cacher... Qu'importe! Il combattra le mal en pleine lumière: le temps est loin où simple agent, marchant dans l'ombre, il pourchassait les malfaiteurs; on le voit maintenant, traverser Paris dans son cabriolet, avec la rapidité de l'éclair. Jamais il ne sort sans être armé de pistolets et d'un poignard dont la lame est damasquinée en or et le manche, garni de pierreries.

Il est riche: les victimes sont généreuses, à l'exception toutefois de Sénard, le bijoutier du Palais-Royal, dont il retrouve les cent mille écus de diamants volés par Moiselet, et qui, fidèle à son système de rabais, réduit de moitié, la récompense!

Sur le boulevard, il rencontre Christian et ses bohémien, dont il fut le compagnon d'une nuit... dans un faubourg de Malines, il y a vingt ans. Il les envoie aux galères.

## Les brigands de la Forêt de Sénart

La capture des brigands qui infestaient la forêt de Sénart est un de ses plus beaux exploits: un sieur Bertrand, marchand de vin, était lié assez intimement avec un marchand de bois, nommé Raffin. Celui-ci lui proposa de l'accompagner au port de Charenton où ils recevraient pour 150 ou 200.000 francs de marchandises qu'ils introduiraient en fraude dans Paris. Bertrand dont les affaires périclitaient, accepta la proposition.

Rendez-vous est pris un soir à 9 heures, sur la route de Villeneuve-Saint-Georges avec Raffin et quatre individus: Bertrand apprend alors qu'il ne s'agit pas de contrebande, mais d'attaquer la diligence: cela lui fait horreur; il prétend qu'il ne s'est pas muni d'armes à feu et fait remettre au lendemain.

Il s'empresse de dénoncer les faits au chef de la Sûreté.

Suivi de ses agents, Vidocq monte dans la diligence: au carrefour du chemin de Lieusaint, la voiture est arrêtée par les bandits: mais Raffin et ses complices, ne s'attendant guère à subir un feu de salve; en voyant Vidocq et sa petite troupe, qu'ils prennent pour des voyageurs, s'élancent sur eux, ils ont peur et s'enfuient: on les rattrape près de Vincennes. Trois montent sur l'échafaud, un quatrième s'étrangle dans sa prison, Raffin est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Moins dramatique est l'arrestation de Cognard, dit de Pontis, comte de Sainte-Hélène, forçat évadé du bagne de Brest.

## L'arrestation de Cognard

Ce Cognard avait dérobé les papiers du comte de Pontis, grand seigneur espagnol, tué en Catalogne et il s'en était attribué le titre: le fripon, qui avait de l'esprit et de la distinction, obtint de Louis XVIII une audience et il séduisit le roi au point d'être nommé lieutenant-colonel de la région de la Seine...

Vidocq le démasque: Cognard reprend, à la double chaîne, le chemin de Toulon.

Il arrête Adèle d'Escars, une des intrépides cambrioleuses du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le roi lui accorde en 1818, des lettres de grâce qui ne sont entérinées que dix ans après dans l'audience solennelle de la cour de Douai du 1<sup>er</sup> juillet 1828.

Il ne s'entend pas avec le nouveau préfet de police, M. Delavau: la franchise avec laquelle il affiche des convictions fort peu religieuses et son refus de se laisser affilier à la Congrégation, lui portent tort. Il veut nettoyer les Champs-Élysées et les quais de la Seine, infestés dès la tombée de la nuit par certains individus qu'il appelle dans son style imagé « les trop philanthropes »: autant il en arrête, autant ce dévot préfet, en remet en liberté.

Vidocq rompt avec M. Delavau:

...« Depuis dix-huit ans, écrit-il au préfet dans sa lettre de démission, je sers la police avec distinction. Je n'ai jamais reçu un seul reproche de vos prédécesseurs; je dois donc penser « n'avoir pas mérité... »

Il se retire dans sa villa de Saint-Mandé; il exploite une petite manufacture de papier où il fait travailler les libérés.

Il s'y ruine.

## La dernière aventure

On annonce sa mort en 1846: onze ans trop tôt... Le vieux Lion comme on l'appelle ne se décide pas encore à quitter cette terre sur laquelle il a tant roulé: il se rapproche de Dieu qu'il avait « oublié depuis soixante-dix ans ».

« Blessé au cœur et à la patte, le vieux Lion, ne peut sortir de sa tanière où il gémît, n'ayant plus la force de rugir. Abandonné de tous, il attend avec courage et résignation que les portes de l'Éternité s'ouvrent... »

Le 26 avril 1857, il est frappé d'une attaque de paralysie: il meurt le 28 avril.

\*\*\*

Il avait pris toutes les dispositions pour ses funérailles, « ne voulant que le cortège du pauvre et rien de plus ».

De fait, il fut suivi par cinquante hommes et cinquante femmes qu'il avait fait demander aux religieuses de la Bienfaisance: chacun des misérables reçut trois francs. Ce fut la dernière bonne action de Vidocq.

Jacques MOURIER

Un drame à la Dostoïewski

## Par amour de l'étrange un écrivain tchèque devient criminel

Prague. — Octobre 1928.

(De notre correspondant particulier)



la terrasse du café du Dôme, boulevard du Montparnasse, un soir du printemps 1928, étaient assis deux hommes élégamment vêtus.

L'un d'eux, grand, musclé, d'aspect sportif, semblait abattu.

Il buvait verre sur verre et les soucoupes s'amoncelaient devant lui. Dans ses deux mains il prenait parfois sa tête ravagée par les stigmates de ses passions. Ses yeux avaient alors une folle expression de douleur et de crainte.

L'autre, petit, mince, prenait des poses qui devaient faire comprendre aux voisins qu'ils avaient devant eux un célèbre inconnu, un grand artiste ou un écrivain de génie qui voyageait incognito.

De temps en temps il s'efforçait de remonter son ami :

« Un homme comme toi, un homme supérieur, ne devrait pas se laisser abattre. Tu ne dois pas être inférieur à ta tâche. Et puis, tout va s'arranger puisque tu vas épouser cette autre Américaine.

« Elle est riche, immensément riche et elle est affolée d'amour pour toi ».

L'autre répondit :

« Je sais bien; elle est belle et elle m'aime, mais je vois toujours l'autre. Oh! je m'en nuie... Je veux boire, pour oublier, pour m'étourdir. Je veux boire. A boire! Ou pourrions-nous aller ?

Un monsieur assis près d'eux, se jeta dans la conversation.

Il se disait Hongrois, mais parlait parfaitement le tchèque. Il se présenta :

« Rédacteur en chef d'un journal magyar. »

Les deux hommes se regardèrent un instant.

« Nous sommes des confrères », déclara le plus petit. Il se nomma : « Docteur Klepetar, homme de lettres ».

« Michalko, journaliste », fit son ami.

Les trois hommes partirent dîner ensemble. Ils parlèrent littérature, théâtre... Puis, insensiblement, la conversation glissa sur les crimes passionnels et sur le mystère de la mort.

L'homme qui venait d'aborder Klepetar et Michalko, qui prétendait être le rédacteur en chef d'un journal magyar et qui avait déjà capté la confiance des deux hommes, était un remarquable détective tchèque qui avait accepté de rechercher une jeune américaine, miss Vorosmarty, disparue l'année précédente lors d'un voyage en Tchécoslovaquie.

Le grand policier avait retrouvé la piste des deux journalistes. Les croyant responsables de la disparition de l'Américaine, il ne les lâcha plus.

Quand, un mois après, Klepetar et Michalko repartirent pour l'Allemagne, le détective les suivit, épiant leurs moindres gestes, surprenant leurs conversations les plus intimes sans qu'ils y prissent garde car ils le prenaient pour un confrère et il était déjà leur ami.

### La disparition de l'Américaine.

En juillet 1927, une jeune Américaine, venue de New-York en Tchécoslovaquie pour y rejoindre sa mère, disparaissait dans des conditions mystérieuses. Elle venait d'épouser, disait-on à Prague, un journaliste Tchécoslovaque.

Avec lui, elle était partie en voyage de noces dans les montagnes de Tatra.

Quelques semaines après, une personne de Prague reçut d'elle une lettre datée de Paris, annonçant qu'elle allait s'embarquer pour l'Amérique. Depuis, plus de nouvelles. On apprit cependant que son mari se trouvait toujours à Paris, en compagnie d'un ami. Il écrivit d'ailleurs à sa belle-mère, lui demandant de l'argent.

Les recherches faites à New-York ne donnèrent aucun résultat. La famille de la disparue s'adressa à la police de Prague. Ce mystère ne devait être éclairci que douze mois après.

### Un écrivain, deux journalistes sont arrêtés.

Un an plus tard, en juillet 1928, une nouvelle sensationnelle mit en émoi les milieux littéraires et journalistes praguais : on venait d'arrêter un jeune et brillant écrivain, le Docteur Klepetar, un rédac-

teur à l'un des plus grands quotidiens tchèques, Michalko et un certain Sikorsky, vague journaliste, collaborateur de petites feuilles de province, vivant de toutes sortes d'expédients.

Tous les trois étaient inculpés de l'assassinat de l'Américaine.

L'instruction dura un an.

Le procès, qui vient de se terminer après plus d'un mois de débats, suscita un très vif intérêt dans toute l'Europe centrale et divisa l'opinion en deux camps adverses.

Michalko a été condamné à la peine de mort. Klepetar à l'emprisonnement perpétuel et Sikorsky à 15 ans de prison.

Tous les trois ont fait un pourvoi en cassation.

### Le roman de Miss Marget

Miss Marget Vorosmarty, d'origine hongroise, avait passé la plus grande partie de sa vie aux Etats-Unis.

Elle fut placée pendant quatorze ans comme gouvernante dans la maison d'un riche banquier à New-York et réussit à se constituer une petite fortune.

En 1925, elle retourne en Europe et va vivre chez sa mère dans une petite ville slovaque.

Son beau-frère, un certain Sikorsky, se charge de lui trouver un mari.

Ce Sikorsky avait été après la guerre, secrétaire d'un syndicat des employés de chemin de fer. Employé pendant quelque temps au secrétariat d'un parti politique il détournait des fonds et fut expulsé. Poursuivi, il fut condamné à plusieurs mois de prison.

Libéré, il essaya de refaire sa vie, obtint une place d'employé communal et fit de la copie pour un petit journal local.

Un jour, il rencontra son confrère praguais, Michalko, qui s'intéressa à lui.

Michalko avait fait des études de théologie.

Aumônier protestant dans l'armée autrichienne pendant la guerre, il se lança, la paix venue, dans la politique en Slovaquie.

Pendant quelque temps, il fut secrétaire d'un député et entra enfin dans la rédaction du journal national-démocrate *Narodni-Listy*, à Prague.

Agé d'une trentaine d'années, beau garçon, élégant, sportif, connaissant plusieurs langues, beau parleur mais peu cultivé et sans talent, il avait une très haute opinion de lui mais n'arrivait pas à faire partager cette opinion aux autres et ne trouvait point la situation correspondante à ses mérites. Type parfait du parvenu d'après guerre il rêvait de grandes conquêtes, d'une carrière éblouissante.



Jean MICHALKO



Les gorges de Tatra, où a eu lieu le crime.

En attendant, il excellait à tirer parti de l'impression qu'en beau garçon, il produisait sur les femmes.

Dans les cafés littéraires de Prague, il se lia d'amitié avec le troisième personnage de cette histoire, le Docteur Klepetar.

Jeune médecin, cet homme remarquable qui n'a que 26 ans, est un grand écrivain, auquel on prédit déjà un brillant avenir littéraire. Il est l'auteur d'un livre qui fit du bruit en Europe centrale : *Les prostituées. Comment elles vivent, aiment et meurent.*

Le Docteur Klepetar collaborait à plusieurs revues, faisait de la critique théâtrale dans des journaux, était régisseur d'un petit théâtre et très répandu dans tous les milieux intellectuels de Prague. On le recevait partout en jeune triomphateur.

Lui aussi se croyait supérieur à son milieu. Il n'était pas satisfait de la vie qu'il menait à Prague parce qu'elle lui semblait médiocre. Il cherchait des sensations toujours plus aigues, toujours plus fortes.

C'est à l'un de ces deux hommes que Sikorsky comptait marier sa belle-sœur, miss Vorosmarty.

Il la fit venir à Prague et lui présenta Michalko qui se mit immédiatement à la courtoisie.

Quand elle rentra chez sa mère en Slovaquie, les relations continuèrent par lettres.

Des lettres enflammées, que le brillant Michalko envoyait à la jeune fille.

Les belles phrases d'amour, les déclarations passionnées troublèrent son cœur. Elle commença à lui envoyer de l'argent, en attendant le mariage qu'elle comptait.

### Un simulacre de mariage

Elle déboursa ainsi près de 60.000 couronnes (50.000 francs). Mais voyant que Michalko retardait toujours la date de la cérémonie, elle s'inquiéta, réclama des explications, fut pressante.

Alors Michalko comprit qu'il fallait agir vite, faire un grand coup. Il se décida

à jouer une comédie peu banale : la comédie du mariage.

Oh! c'était là chose facile.

Miss Vorosmarty ignorait les mœurs tchèques et ne connaissait pas un mot de la langue tchèque. Michalko la conduisit dans une maison qu'elle croyait être la mairie.

Un personnage, ceint d'une écharpe tricolore, assis devant un bureau que recouvrait un tapis vert, y scella leur union.

La salle de la mairie était vide. Deux témoins seulement assistaient à la cérémonie : Sikorsky et le frère de Michalko.

Au moment où le maire demanda d'un air solennel si miss Marget voulait prendre Michalko comme mari, le frère de ce dernier éclata de rire.

Sikorsky l'entraîna dans un coin et lui dit d'être sérieux.

Le lendemain du mariage, Miss Marget alla en Slovaquie pour voir sa mère.

Elle lui raconta les détails de la cérémonie.

La mère lui conseilla d'insister pour qu'un mariage religieux fut célébré le plus vite possible.

Après son retour à Prague, elle en parla à Michalko. Celui-ci proposa de faire d'abord un séjour dans les montagnes de Tatra.

### Tragique voyage de noces.

Le soir même, ils partirent accompagnés de Sikorsky à Streske Pleso (le lac de Strba), un des sites les plus pittoresques qui existent en Europe, centre célèbre de tourisme et de villégiature.

Quelques jours plus tard, Sikorsky fit venir sa femme, la sœur de Miss Vorosmarty, à la station du chemin de fer d'où l'on part pour Streske Pleso, en lui demandant d'apporter le livret de caisse d'épargne oublié par la jeune mariée. Il lui déclara que M. et M<sup>me</sup> Michalko étaient dans un hôtel de la montagne et se portaient très bien.

Comme nous l'avons dit au début, les parents de la disparue ne reçurent après son départ, qu'une seule lettre datée de Paris.

### L'un des criminels avoue.

Quand on commença à faire les recherches à Prague, la première chose qu'on apprit fut, qu'à la mairie de Prague, on ignorait tout d'un mariage Michalko-Vorosmarty.

Peu à peu, on apprit que Sikorsky et Michalko avaient organisé une véritable mise en scène de mariage dans les locaux du cercle littéraire « May » et que le Docteur Klepetar avait joué le rôle du maire.

En juillet 1928, Michalko revenant de l'étranger, fut arrêté à Prague.

Le Dr Klepetar qui avait fait un long séjour à Paris en compagnie de Michalko, fut arrêté le lendemain, ainsi que Sikorsky. Au bout de quelques jours Sikorsky fit des aveux complets.

Il déclara qu'après la comédie du mariage, le soir du 15 juillet les trois complices étaient partis en compagnie de Miss Vorosmarty à Streske Pleso. Le Dr Klepetar voyageait dans le même train mais dans un autre wagon que celui de Michalko, sa femme et Sikorsky.

Le 16 juillet tous les quatre firent une excursion dans les environs du lac Strba dans un endroit sauvage et isolé.

A un certain moment, Miss Vorosmarty se sentit fatiguée.

Elle s'assit sur un tronc d'arbre et demanda à boire.

Sur la demande de Michalko, Sikorsky lui apporta de l'eau dans un gobelet.

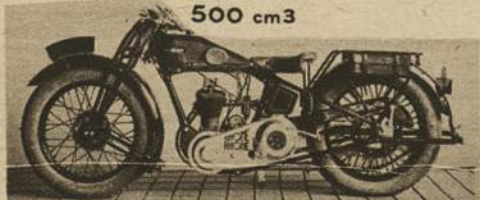
Elle but : Michalko lui demanda comment elle se sentait. Elle se plaignit d'un léger mal de tête.

A ce moment Sikorsky s'éloigna. Il vit que Klepetar mettait dans le gobelet

# GNOME RHONE

## MOTOCYCLETTES

175 cm<sup>3</sup>  
250 cm<sup>3</sup>  
500 cm<sup>3</sup>



LA 500 CM<sup>3</sup> SPORT

SIÈGE SOCIAL  
34, RUE DE LISBONNE

MAGASIN DE VENTE  
49, Av. de la GRANDE ARMÉE

PARIS

SUCCURSALES :  
LILLE, MARSEILLE  
LYON, TOULOUSE

DEMANDEZ LE NOUVEAU CATALOGUE DU SALON 1928

# TRUQUAGES, ERREURS ET COMBINES DU SPORT

par C.-A. GONNET

une poudre blanche, de l'aspirine, disait-il. Miss Vorosmarty but encore.

Michalko sortit sa montre et compta les minutes. Huit ou dix minutes après, la jeune femme s'affaissa en poussant un cri : Au secours Saint-Nicolas !, Sikorsky se trouvait à quelques pas de distance.

Il vit Michalko saisir Miss Marget à la gorge.

Effrayé, il se cacha derrière les arbres. Brusquement, un silence angoissant se fit. Quelques secondes passèrent.

Puis Michalko arracha les vêtements de la victime, glacé par la frayeur, Sikorsky n'osait bouger.

Quelques minutes après, Michalko l'appela et lui ordonna de creuser un trou dans le sable.

Les trois hommes prirent le corps de la femme, le mirent dans le trou et le recouvrirent de pierres.

Ayant terminé leur macabre besogne, Klepetar se pencha sur la tombe. *Requiescat in pace*, prononça-t-il d'une voix sourde, à peine distincte.

En partant il dit encore en serrant la main à Michalko : « Je sens maintenant qu'on peut en un jour apprendre la joie de l'existence ».

« Ce fut une farce terrible, ajouta-t-il ; je vois maintenant que tu es un véritable surhomme Michalko, un Napoléon ! »

## Les coupables se défendent

Pendant l'instruction, Michalko donna quatre différentes versions de la disparition de Marget.

Il prétendit d'abord qu'elle était partie en Amérique.

Mais il fut prouvé que la lettre datée de Paris était un faux.

Il dit alors que Marget s'était noyée dans la Votava (rivière qui arrose Prague) ; ensuite, qu'elle avait péri dans un accident de montagne et enfin il s'arrêta à la dernière version, qu'il maintint devant la cour d'assises et d'après laquelle ce fut Sikorsky qui avait tué sa belle-sœur, lors d'une dispute subitement éclatée dans la montagne.

Devant la cour il affirma catégoriquement que Klepetar n'y était pas et n'était mêlé au crime d'aucune façon. Il a admis pourtant au procès qu'il y avait dans le train un voyageur qui ressemblait à Klepetar.

Quant à la comédie du mariage, elle avait, déclara-t-il, un but purement médical : par suggestion le Dr Klepetar voulait guérir de l'hystérie la malheureuse Marget Vorosmarty.

Il affirma n'avoir jamais eu de rapports intimes avec sa fiancée.

## Le mystère persiste

Le procès s'est terminé ces jours-ci mais le mystère persiste.

Quel fut le véritable rôle de Klepetar, ce jeune déraciné, admirateur passif des grands crimes, mais à part cela écrivain de talent, homme du monde, fils de bourgeois, médecin devant lequel s'ouvrait une carrière facile à tous les égards, un homme que la fortune et la gloire effleuraient déjà de leurs ailes.

Fut-il le véritable instigateur et metteur en scène du crime, poussé qu'il était par une soif perverse de sensations aiguës ?

Crut-il simplement participer à une farce médicale jouée à une fille hystérique et bourrée de dollars, comme il le prétend lui-même ?

Était-il seulement avec Michalko dans les montagnes de Tatra le jour du crime ?

Fut-il l'instrument passif de ce prétendu surhomme, de ce Michalko, paysan slovaque à peine dégrossi, qui lui en imposait par sa force physique, par ses succès féminins et par son ambition formidable ?

Autant d'énigmes que n'a pu résoudre la justice des hommes.

Pièces en mains nous croyons que Klepetar d'une intellectualité exacerbée, d'une sensibilité détraquée, ne fut dans cette affaire qu'un jouet entre les mains de Michalko qui, certes, ne le valait pas, mais qu'il admirait et qu'il aimait.

Cas psychologique ? Cas pathologique ? Quoi qu'il en soit, Klepetar expie durement son aberration.

Il a vécu, il continue de vivre, un roman plus beau qu'il n'eût pu l'imaginer et que, grand écrivain, il n'écrit peut-être jamais...

Frédéric van DERER.

## LES PROFESSIONNELS



NE remarque générale : la « combine » est beaucoup plus fréquente dans le sport individuel que dans le sport d'équipe. Ceci coule de source. Un Athlète peut toujours « s'arranger » avec son antagoniste ; la simultanéité dans le truquage est bien plus difficile à obtenir d'un quinze ou d'un onze. Elle devient dans ce cas l'affaire des managers...

Les sports individuels les plus pratiqués au titre « prio » sont : la course à pied, la natation, la boxe, l'hippisme, le cyclisme, sur piste. Les sports d'équipe ? Football, rugby, base-ball (en Amérique) le cyclisme sur route.

C'est à dessein que nous avons laissé le cyclisme sur route dans les sports d'équipe. En effet, le coureur, s'il défend en principe sa chance tout seul lorsque l'arrivée est proche, reçoit l'aide de ses camarades tout au long de la course.

La course à pied professionnelle, en France, se borne à quelques épreuves de grand fond. Les athlètes, peu nombreux, qui se livrent à ces compétitions, ont tous un autre métier qui leur permet de vivre. En course, ils concluent des associations basées sur le partage des prix. Mais en d'autres pays — notamment en Amérique — l'engouement est énorme pour ce genre d'épreuves. Des businessmen — Pyle, qui engagea Suzanne Lenglen — en est le prototype — sont à l'affût des amateurs qu'ils débauchent. C'est ainsi qu'El Ouafi, le vainqueur du marathon olympique 1928, ne pourra plus désormais porter les couleurs tricolores...

## La Boxe.

Boxe.... Nous touchons à l'un des points névralgiques. Nulle part, comme sur le ring, un champion n'a besoin de gagner, de gagner sans cesse, de gagner toujours. Nulle part, comme autour du ring, ne s'agit d'une foule de managers, de soigneurs, de professeurs, d'arbitres, de puges, de journalistes, de chronométrateurs, de speakers, tous intéressés, à telle ou telle rencontre, tous aux pieds des idoles du jour : le champion, le matchmaker (ou organisateur, pour parler français).

On abuse le public ; on met sur pied à grand renfort de battage, des rencontres qui ne tiennent pas debout. Les boxeurs sont prévenus ; on sait — quelques initiés prudents — à quelle minute et de quelle façon le combat doit se terminer. La comédie se déroule ; quelques connaisseurs des troisièmes galeries sifflent ou hurlent. Mais, déjà les applaudissements ont couvert leurs protestations vaines ; on emporte « le vaincu évanoui ». Et les acteurs — ils sont nombreux — passent à la caisse.

On a vu pas mal d'exemples de matches « au chiqué ». Mais le plus sensationnel de ce siècle fut celui qui opposa certain jour, à Buffalo, notre national Carpentier au nègre Siki, mort depuis obscurément. L'histoire en est caractéristique.

Battling Siki, encore que résistant, frappeur coriace, doué d'un souffle et d'une vitalité à toute épreuve, n'était pas pour le grand Georges, à l'apogée alors d'une gloire que nous ne lui marchandons pas, un adversaire véritablement redoutable.

Les journaux, pour les besoins de la cause, s'appesantissaient sur le fait que Siki n'était jamais allé à terre, que nul ne « savait ce qu'il « avait dans le ventre » et

que, somme toute, une surprise était possible. Ils ne croyaient pas si bien dire.

A la rédaction du contrat, il fut entendu que le combattant noir s'écroulerait — K. O. — au sixième round. Ce qui était absolument normal et conforme à la réalité des faits « tels qu'ils auraient dû se passer. »

Carpentier, était alors, nous l'avons déjà dit, en pleine jeunesse triomphante. Les hommages d'admirateurs — d'admiratrices surtout — l'accablaient. Il n'y était pas insensible. Tant s'en faut.

Rassuré sur l'issue du combat, notre « crack » continua à fréquenter Montmartre, à ne pas dédaigner champagne ou dancing.

Pendant ce temps, le manager de Siki essayait de convaincre son « poulain », que puisque tout était « fait d'avance » il n'avait pas besoin de se préparer. Battling Siki — pourquoi ? on ne l'a jamais su exactement — ne tint aucun compte de

ex-machina de cet admirable roman-feuilleton — s'installa dans le coin de Siki et attendit.

C'était une belle après-midi d'automne. Le stade Buffalo était plein à craquer.

Le grand match s'engagea. Une première fois, Siki, touché, alla à terre. Était-ce sérieux ? Était-ce préparation savante de la chute finale ? On l'ignore. Nul n'a parlé.

Quand Carpentier eut subi quelques rounds, la fatigue se fit sentir. Ses coups perdirent de leur force et de leur précision. Alors, le vindicatif pugiliste, à l'oreille de Siki, murmura quelques phrases, dont le sens devait être à peu près celui-ci.

« Tu ne vas pas te dégonfler, j'espère ? Voilà un homme à ta merci ! Tu vois bien qu'il n'en peut plus ! Champion du monde, Siki ! Tu vas être champion du monde ! La fortune, la gloire, les femmes ! Rentrez dedans ! Ne le ménage pas ! »



Une « erreur » à l'arrivée d'une course de 800 mètres, au Stade de Colombes. On a déclaré vainqueur l'Allemand Engelhardt (à gauche), devant le suisse Martin (à droite). Il est très visible, sur notre document :

- 1° que c'est Martin qui casse avec sa poitrine le fil d'arrivée ;
- 2° qu'il a déjà passé la ligne blanche du sol avec une foulée d'avance sur son adversaire.

ces suggestions, et pour lui — tout seul — s'entraîna comme il avait l'habitude de le faire. Pensait-il à une victoire possible ? Nous ne le croyons pas. Le Sénégalais éprouvait une tendance obscure à ne pas suivre la voie qu'on lui indiquait. Il était le sauvage lancé dans la jungle parisienne ; il se méfiait, tout en affichant, par instants, une crédulité qui passait les bornes permises.

A deux jours du combat, la situation était la suivante : Carpentier et son manager, le fameux Descamps, qui se laissa duper, cette fois-là, en dépit de tout son flair, dormaient sur leurs deux oreilles ; le manager de Siki croyait dur comme fer que son homme allait jouer le sketch inscrit au programme. Et le noir, lui, tiraillé entre le désir de défendre sa chance, la peur instinctive de son grand adversaire la promesse qu'il avait donnée, ne savait plus ce qu'il devait faire. Il attendait l'inspiration du ciel.

Elle lui vint sous une forme détournée et curieuse. Certain pugiliste avait eu à se plaindre de « l'astucieux Descamps » et avait juré de s'en venger.

Le jour du match notre homme — Deus

Electrisé, le nègre bondit sur le malheureux Georges. Un de ses coups de poing « à la godille » atteignit au menton l'idole qui chancela. Peu après, c'était le K. O.

Jetons un voile sur l'effolement de tous, sur les décisions inouïes qui furent rendues, sur les efforts désespérés faits pour sauver le prestige de Carpentier.

Sa personnalité n'est donc point en cause dans cette affaire, où il avait simplement négligé la psychologie d'un noir. Mais l'exemple, plus que tout autre, est démonstratif.

Notons, d'ailleurs que de pareils arrangements sont très rares, lorsqu'il s'agit de boxeurs moyens. Qu'on veuille ménager à un débutant un premier succès facile, destiné à le mettre en confiance (à son insu parfois), rien de plus courant ; qu'on ménage à un grand champion une besogne facile entre deux combats sérieux, chose ordinaire !

Mais lorsque deux « fighters » sont très près l'un de l'autre, qu'un titre est en jeu, qu'une victoire ouvre les portes de la notoriété et de la fortune, le choc qui les oppose est, pourrait-on dire, toujours sincère.

(A suivre)

## BIBLIOTHÈQUE - 3.50 - RELIÉE PLON

1. PAUL BOURGET, de l'Ac. Fr.
2. HENRY BORDEAUX, de l'Académie Française.
3. J. et J. THARAUD.
4. H. de BALZAC.
5. EDMOND ABOUT.
6. GERMAINE ACREMANT.
- 7, 8, 9. ALEXANDRE DUMAS.
10. F. DOSTOÏEVSKY.
11. ERNEST PÉROCHON.

- Le Danseur mondain.*  
*La Maison morte.*  
*L'ombre de la Croix.*  
*Une Ténébreuse Affaire.*  
*Tolla.*  
*Ces Dames aux chapeaux verts.*  
*Les Compagnons de Jésus.* 3 vol.  
*Netotchka.*  
*Nène* (Prix Goncourt. 1920).

12. A. LICHTENBERGER.
13. J.-H. ROSNY aîné, de l'Académie Goncourt.
14. J.-L. VAUDOYER.
15. HENRI de RÉGNIER, de l'Académie Française.
16. HENRY BORDEAUX, de l'Académie Française.
17. JEAN D'ESHE.
18. EDMOND JALOUX.

- Petite Madame.*  
*Dans les rues.*  
*La Maîtresse et l'Amie.*  
*Romaine Mirmault.*  
*La Neige sur les Pas.*  
*Les Dieux rouges.*  
*L'Eventail de crêpe*

Chaque volume de 256 pages, relié, présenté sous couverture protectrice illustrée . . . . . 3.50

Un moderne Sherlock-Holmes: Vance, expert en crimes

# LA SÉRIE SANGLANTE

Grand Roman inédit policier, par S. S. VAN DYNE

Traduit et adapté de l'anglais par S. Mandel et R. Duchateau.

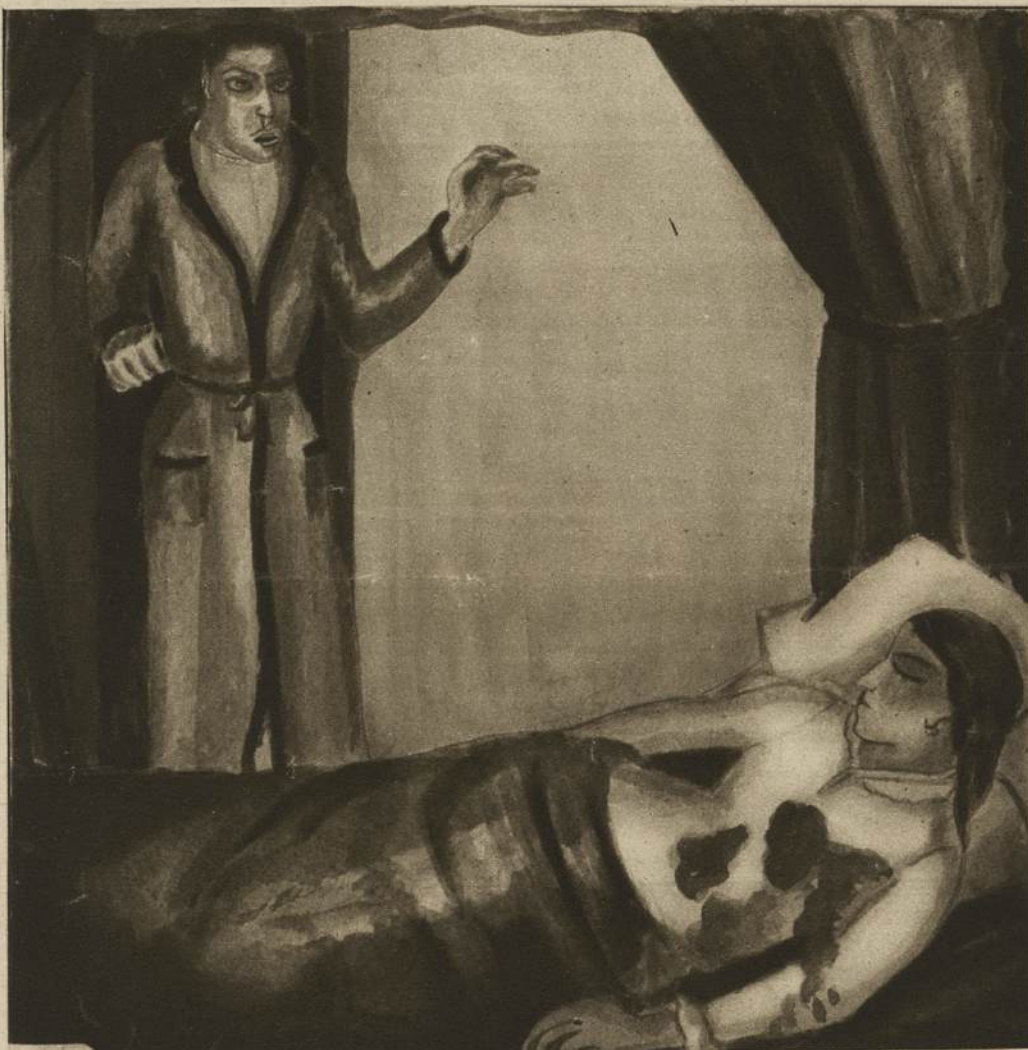
## CHAPITRE PREMIER

### UNE DOUBLE TRAGÉDIE.



Je me suis souvent demandé pourquoi parmi les écrivains criminologistes les plus notoires, il ne s'en était pas trouvé un seul pour mettre la tragédie Greene à la place qu'elle méritait. Et, cependant, c'est là, sans contredit, un des mystères les plus frappants des temps modernes, un cas vraiment unique dans les annales du crime contemporain.

Tout le monde connaît l'affaire dans ses grandes lignes. Deux mois durant, la presse des deux continents a été remplie de comptes rendus de cette effroyable tragédie, et il avait suffi d'en esquisser les grandes lignes pour flatter le goût du public pour tout ce qui est anormal, sa soif du spectacle. Mais l'histoire occulte de la catastrophe dépasse de loin tout ce que l'imagination la plus débridée aurait jamais pu concevoir, et lorsqu'aujourd'hui, je prends la plume afin de révéler ces faits pour la première fois, j'en viens à douter de leur réalité, bien qu'ils se soient, en grande partie, déroulés sous mes yeux et que je possède des preuves irréfutables de leur authenticité !



(Illustration de M. Radis)

... Je l'aperçus, inanimée, dans son lit, la chemise de nuit toute maculée de sang.

L'homme qui parvint, au prix de longues semaines d'efforts persistants et parfois décourageants, à découvrir l'origine de l'horrible chose, appartenait à la meilleure société. Je ne suis pas autorisé à divulguer le nom de ce jeune aristocrate, ami intime de l'Attorney de District, John F. X. Markham, mais pour la commodité du récit, je l'appellerai Philo Vance.

Si j'ai pu, moi-même, connaître si bien les détails de la tragédie Greene c'est que je suis, depuis toujours, l'ami de Philo Vance et que, depuis quelques mois, j'étais devenu son chargé d'affaires, — affaires qui, d'ailleurs, ne l'encombraient guère.

Vance avait alors 34 ans. Il était grand, vigoureux, élégant, et seule une certaine expression sardonique de son visage empêchait qu'on put dire qu'il était très beau. Son esprit était vif, sensible et il était très cultivé. Deux affaires criminelles dont il avait trouvé la solution avec un étonnant brio (1) lui avaient donné toute la confiance de l'Attorney de district Markham (2), un ami de longue date, malgré la dissemblance de leurs caractères. C'est la raison pour laquelle la direction de l'enquête lui fut pratiquement laissée. Mais le public et les journaux n'en eurent jamais connaissance et tout le bénéfice de la découverte, revint au brigadier de Police, le sergent Heath.

Nous étions, ce matin du 9 novembre, où commence mon récit, dans le cabinet de Markham, au Palais de Justice. Mon ami avait eu la curiosité d'assister à la confrontation de deux apaches compromis dans une affaire criminelle, d'ailleurs de médiocre importance. La confrontation était terminée et Vance allait quitter le bureau lorsqu'il lança négligemment à Markham, en mettant son pardessus : — A propos, notre grande presse fait un terrible tapage pour annoncer un véritable massacre dans le vieux Hôtel Greene — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Markham jeta un regard rapide sur la pendule et fronça les sourcils.

— Vous m'y faites penser. Chester Greene est venu ce matin à la première heure. Comme il insistait pour me voir, je lui ai fixé un rendez-vous pour onze heures !

Qu'est-ce que vous venez faire dans cette histoire ? Vance avait lâché la poignée de la porte.

— Rien du tout ! fit Markham maussade. Mais les gens s'imaginent que le bureau de l'Attorney de district, est une sorte d'office de liquidation pour tous leurs embêtements. Le fait est que je connais depuis longtemps Chester Greene. Nous sommes tous deux membres du même club de Golf. Je suis donc obligé d'écouter ses doléances au sujet de l'événement de cette nuit, qui, selon toute évidence, n'était qu'une tentative de vol de la fameuse armoire de famille.

L'air absent, Vance se rassit dans un grand fauteuil, près de la porte. « Et cette armoire de famille a-t-elle vraiment disparu ? »

— Rien n'a été dérobé ! Le voleur a probablement pris peur avant d'avoir pu faire son coup.

— Curieuse façon d'agir ! Si j'en crois les journaux il y a eu deux victimes, et voilà comment vous comprenez les faits : un apprenti cambrioleur s'introduit dans une maison respectable, jette un coup d'œil de convoitise sur l'armoire de la salle à manger, s'affole, grimpe les escaliers, assassine deux femmes dans leurs chambres res-

pectives et s'enfuit. Tout cela est fort touchant, mais ne suffit pas à me convaincre.

Markham pinça les lèvres. Il n'était pas d'humeur très patiente ce matin-là et Vance l'agaçait.

Néanmoins, au bout d'un instant, il répondit contre-cœur : « Du moment que cette tentative de cambriolage vous intéresse si fort, vous pouvez rester ici et attendre Chester Greene. Vous saurez ainsi ses idées touchant ce crime. »

Vance sourit et se débarrassa de son pardessus.

— Je suis faible ; pas moyen de résister à une aussi chaleureuse invitation... Lequel des Greene s'appelle Chester ? Et quel rapport y a-t-il entre lui et les mortes ?

— Il n'y a eu qu'un seul assassinat, corrigea Markham, condescendant. L'année des filles, c'était la fille cadette, également assaillie, a, je crois, des chances de s'en tirer.

Et Chester ?

— Chester est le fils aîné, un homme d'une quarantaine d'années. Il a été le premier sur le lieu du crime.

— Quels sont les autres membres de la famille ? Je sais que le vieux Tobias Greene n'est plus de ce monde.

— Oui, le vieux Tobias est mort, il y a environ douze ans. Mais sa femme vit toujours, bien qu'impotente et paralysée. Puis il y a — ou du moins il y avait cinq enfants : Julia, l'aînée ; puis Chester ; puis une autre fille, Sibella, qui doit approcher de la trentaine ; Rex, un garçon maladif, toujours fourré dans ses livres, et enfin, Ada, la plus jeune, une fille adoptive, qui peut avoir dans les vingt-deux à vingt-trois ans.

— Et c'est Julia qui a été tuée, pas ? Laquelle des deux autres a été blessée ?

— La plus jeune, Ada. Sa chambre, doit donner dans le hall du côté opposé à celle de Julia, et c'est selon toute probabilité, en cherchant à fuir que le malandrin dut y pénétrer par erreur. Si j'ai bien compris, il y est entré immédiatement après avoir tué Julia, puis, voyant son erreur, il a tiré encore une fois et a filé, apparemment par l'entrée principale.

Pendant quelques instants, Vance fuma en silence.

— Votre hypothétique malfaiteur devait être

diablement troublé, s'il a pu prendre la chambre d'Ada pour l'escalier, hein ? Et puis, voici le plus rigolo : qu'allait-il donc faire là-haut, ce gentleman anonyme, dont la visite n'avait pour but que l'argenterie ?

Markham, visiblement irrité, allait répondre, lorsque la porte du bureau s'ouvrit. On annonça : Monsieur Chester Greene.

## CHAPITRE II

### L'INFORMATION EST OUVERTE

Dès l'entrée de Chester Greene, nous comprimes qu'il n'était pas encore remis de son émotion. Mais sa nervosité n'éveilla en moi aucun écho de sympathie. De prime abord, l'homme me déplut. C'était le type accompli du fils à papa.

Les présentations faites, il s'assit en insérant méticuleusement une cigarette russe dans un long fume-cigarette.

— Je vous serais infiniment obligé, Markham, de bien vouloir vous occuper personnellement du charivari de cette nuit. La police n'en sortira jamais, de la façon dont elle s'y prend. C'est une sale affaire, une bien sale affaire. Il y a quelque chose dessous, quelque chose qui mettra en branle Satan lui-même, si nous n'y mettons pas un frein. Peux pas l'expliquer. C'est une intuition que j'ai. Aussi, je désirerais que vous examiniez un peu la situation.

Markham hésitait. « Vous n'êtes pas sans avoir une raison pour vous trouver en désaccord avec la police et vous adresser à moi ? »

— Aucune ! Aussi drôle que cela puisse paraître ! (Il allumait en parlant, sa cigarette et il me sembla voir sa main trembler légèrement). La seule chose que je sache, c'est que mon esprit rejette automatiquement l'histoire du cambriolage.

Il eut été difficile de définir s'il était franc ou s'il cachait délibérément quelque chose. Il me sembla pourtant reconnaître quelques indices de la peur sous sa gêne apparente ; et j'eus en même temps, l'impression qu'il ne paraissait guère accablé par la tragédie.

— Je ne vois pas bien pour ma part, fit Markham, en quoi la thèse du voleur serait incompatible avec les faits et ce qui vous fait croire que la police est dans l'erreur.

Greene protesta de la main.

« Rien à faire. Je vous le dis, Markham, jamais la police ne retrouvera son cambrioleur. Je le sens ici. » Il pose, l'air théâtral, une main bien soignée sur son cœur.

Vance l'avait observé, avec une pointe de malice dans les yeux. Il allongea les jambes et le regard fixé au plafond :

— Dites-moi, Monsieur Greene, fit-il, vous excuserez cette intrusion dans vos spéculations ésotériques, mais n'auriez-vous pas connaissance d'une personne possédant quelque motif pour désirer se débarrasser de vos sœurs ? L'homme demeura interdit.

— Non, répondit-il, enfin, non, que je sache. Et qui donc, au nom du ciel, aurait intérêt à tuer deux femmes inoffensives ?

— Je n'en ai pas la plus petite notion. Mais du moment que vous répudiez la thèse du cambriolage, et puisque, incontestablement ces deux dames ont été victimes d'une agression, il en ressort donc logiquement que quelqu'un cherchait à s'en débarrasser. Et il est non moins logique de penser que vous, leur frère, cohabitant avec elles, auriez pu soupçonner quelqu'un d'avoir nourri à leur égard des sentiments homicides.

Greene se raidit. Projetant d'un geste brusque la tête en avant, il trancha :

— Je ne vois personne.

— Dites-moi, reprit Vance avec affabilité, que s'est-il donc exactement passé la nuit dernière ? Si j'ai bien compris c'est vous qui le premier, vous êtes rendu au chevet des victimes ?

— J'ai été le premier au chevet de ma sœur Julia, répliqua Chester avec une sorte de ressentiment. C'est Sproff, le sommelier, qui a trouvé Ada, sans connaissance, pendant le sang par une vilaine blessure dans le dos.

— Dans le dos, ah ! Vance se pencha en avant, les yeux grands ouverts. « Alors on lui a tiré dans le dos ? »

— Oui ! Greene fronça les sourcils et examina ses ongles comme si, lui aussi, venait de flairer dans ce fait, quelque chose de troublant.

— Et c'est également par derrière que Miss Julia Greene a été attaquée ?

— Non, en face.

— Extraordinaire ! Vance envoya une bouffée de fumée vers le lustre poussiéreux. Les deux femmes, s'étaient-elles déjà retirées pour la nuit ?

— Une heure auparavant... Mais, qu'est-ce que tout cela vient faire ici ?

Markham vint s'asseoir sur le rebord de la table. Sa curiosité avait été mise en éveil et il indiqua d'un signe à Greene que l'interrogatoire de Vance avait tout son approbation.

Les lèvres pincées, Greene remit son étui à cigarettes dans sa poche.

« Ah, très bien. Oui ! en effet, elles s'étaient retirées. Et que désirez-vous savoir encore ? »

— Vous pourriez, reprit Vance, insinuant, nous retracer l'ordre exact des événements qui se sont déroulés après que vous avez entendu le premier coup de feu. Car je présume que vous l'avez entendu ?

« Bien sûr, que je l'ai entendu — je n'aurais pas pu m'en empêcher. La chambre de Julia est contiguë à la mienne, et je ne dormais pas encore. J'enfilai aussitôt mes pantoufles et ma robe de chambre et j'entrai dans le hall. L'obscurité était complète et c'est à tâtons que je me dirigeai vers la chambre de Julia. J'ouvris la porte et je risquai un regard précautionneux, me demandant s'il n'y avait pas quelqu'un derrière pour m'assommer — c'est là que je l'aperçus, inanimée, dans son lit, la chemise de nuit toute maculée de sang. Il n'y avait plus personne dans la chambre, et je m'élançai immédiatement vers la victime. A ce moment même, j'entendis une nouvelle détonation qui semblait venir de la chambre d'Ada. J'étais un peu hébété. Je ne savais où donner de la tête, alors comme je me trouvais près de Julia, peu rassuré — Oh ! j'avais une frousse intense ! »

— On ne pourrait guère vous en faire grief, encouragea Vance.

Greene acquiesça de la tête. « Une situation diablement scabreuse. Bref comme je me tenais là indécis, j'entendis quelqu'un descendre l'escalier de service qui mène au troisième, aux chambres de domestiques, et je reconnus le pas du vieux Sproff. Il avançait à tâtons dans l'obscurité, et je l'entendis qui entraînait dans la chambre d'Ada. Puis, il m'appela et je m'y précipitai à mon tour. Ada était sans connaissance devant la table de toilette, Sproff et moi, nous la soulevâmes et la couchâmes dans son lit. Je sentais une faiblesse dans les genoux ; je m'attendais à chaque instant à une nouvelle détonation, je ne sais trop pourquoi. Mais elle ne vint pas ; et puis, j'entendis dans le hall, la voix de Sproff qui téléphonait au Docteur Von Blin.

— Je ne vois rien dans votre récit qui soit incompatible avec la thèse du cambriolage, Greene, observa Markham. D'ailleurs, d'après le rapport de mon substitut Feathergill, on aurait retrouvé sur la neige devant la porte d'entrée, deux rangées d'empreintes confuses.

Greene haussa les épaules sans rien répondre. — A propos, Monsieur Greene — Vance s'était enfoncé dans son fauteuil et regardait dans le vide — vous venez de dire qu'en pénétrant dans la chambre de Miss Julia, vous l'aviez aperçue

## LE CINÉMA ROMANESQUE

### NOUVELLE COLLECTION

CHANG

3:50

PIERRE HUMBOURG

METROPOLIS

3:50

ALIN LAUBREAUX  
SERGE PLAUTE

L'ÉQUIPAGE

3:50

J. KESSEL

CHAQUE VOLUME ILLUSTRÉ DE  
NOMBREUSES REPRODUCTIONS  
CONTIENT, EN OUTRE, UNE BELLE  
PHOTOGRAPHIE A CONSERVER

LIBRAIRIE GAILLARD

1 VOLUME LE 1<sup>er</sup>  
DE CHAQUE MOIS  
EN VENTE PARTOUT

RE

(1) Voir "La Mystérieuse affaire Benson", à paraître fin novembre à la librairie Gallimard.  
(2) L'Attorney de district est un magistrat élu et dont les fonctions participent de celles du procureur général et du juge d'instruction.

au lit. Comment cela? Aviez-vous allumé l'électricité?

— Ma foi non! — l'homme parut interloqué — la chambre était éclairée.

Les yeux de Vance s'allumaient d'un intérêt soudain.

— Et la chambre de Miss Ada? Était-elle également éclairée?

— Oui.

Tirant de sa poche son étui à cigarettes, Vance en choisit une lentement, soigneusement. Je reconnus dans sa façon d'agir les symptômes d'une vive agitation intérieure réprimée.

— Ainsi donc, les deux pièces étaient éclairées. Ça devient palpitant!

A son tour, Markham sentit poindre une note de vif intérêt sous les dehors indifférents de Vance. Il le regarda, attendant la suite de l'interrogatoire.

— Et alors, poursuivit Vance allumant sa cigarette, combien de minutes ont pu s'écouler selon votre appréciation, entre les deux coups de feu?

Visiblement agacé par les questions de Vance, Greene répondit cependant sans difficulté:

— Deux ou trois minutes pas plus.

— Bien, bien! Vous dites donc deux ou trois minutes, oui pas moins de cela — extraordinaire!

Vance se tourna vers Markham:

— Vrai, mon vieux, je ne voudrais pas, v'savez, influencer vos décisions, mais, si vous m'en croyez, vous devriez accéder à la demande de M. Greene et prendre en mains l'instruction de cette affaire. Moi aussi, j'ai mes instructions. Quelque chose me dit que votre excentrique cambrioleur nous réserve des surprises.

Markham le contempla avec une curiosité pensive. L'interrogatoire que Vance avait fait subir à Greene l'avait vivement intéressé; il savait de plus, d'après une longue expérience que Vance n'aurait pas pris sur lui de donner ce conseil, s'il n'avait eu de bonnes raisons pour le faire. Je ne fus donc nullement surpris lorsqu'il se retourna vers son visiteur et déclara:

C'est entendu, Greene. Je vais voir ce que je peux faire pour vous. Je passerais probablement vous voir au début de l'après-midi. Veuillez je vous prie, à ce que tout le monde soit présent. Je désire procéder à un interrogatoire.

Toute la maisonnée, famille et serviteurs, sera au complet quand vous arriverez.

Et il s'en fut à grandes enjambées, l'air pompeux.

Vance poussa un soupir.

— Triste sire, Markham, bien triste sire! Jamais je ne ferai de politique si cela implique des relations avec de pareils gaillards.

Markham, contrarié, reprit sa place devant le bureau.

Certes, les Greene ont beaucoup dégénéré, fit-il. Trop d'argent, trop de loisirs. Mais je crois que vous sous-estimez Chester! Malgré tous ses airs efféminés, il est loin d'être aussi stupide que vous le pensez.

— Je crois Chester stupide, moi? Mais mon cher Markham! mon très cher Markham! vous le méconnaissez d'une façon abominable! Non! non! Chester n'a rien d'un imbécile. Il est même beaucoup plus fin que vous ne l'imaginez. Il y a derrière ses paupières, une paire d'yeux singulièrement rusés. Franchement, c'est en grande partie sa pose très étudiée à la bêtise qui m'a poussé à vous conseiller de prendre l'instruction en mains.

Markham se rejeta en arrière et plissa les paupières.

— Qu'avez-vous derrière la tête Vance?

Vance répondit évasivement.

Markham n'insistant pas, aborda un autre sujet.

— C'est votre vieil ami le sergent Heath qui est chargé de l'enquête; il va venir incessamment.

Heath arriva en moins d'un quart d'heure. Bien qu'il eût été sur pied toute la nuit, il paraissait encore plus alerte et énergique que de coutume. Son visage aux traits épais et batailleurs était plus imperturbable que jamais, tant dis qu'une intensité profonde habitait comme toujours ses yeux bleu-pâle. Il salua Markham d'une poignée de main correcte, mais officielle; à la vue de Vance, ses traits se détendirent en un sourire bon enfant.

— Ma parole, c'est bien là M. Vance! Qu'avez-vous donc fabriqué tous ces temps-ci Monsieur?

Vance s'approcha de lui et lui serra la main.

« Hélas, sergent, depuis notre dernière entrevue, j'ai été plongé dans l'étude des terres cuites de la Renaissance et autres babioles de la même espèce. Mais je suis heureux de constater que le crime rebondit de nouveau. Le monde, vous savez, serait affreusement embêtant sans un bon petit crime bien ténébreux par-ci, par-là. »

Heath cligna de l'œil, puis se tourna vers l'Attorney de District, l'air interrogateur. Il y avait longtemps qu'il avait appris à lire entre les lignes du badinage de Vance.

— Il s'agit de l'affaire Greene, sergent, fit Markham.

— Je m'en doutais bien, Heath s'assit lourdement et enfonga un cigare dans sa bouche.

— Que désirez-vous savoir sur le malandrin, Monsieur?

— Chester Greene sort d'ici, expliqua Markham et il semble persuadé qu'il ne s'agit nullement d'un voleur. Il m'a demandé, comme faveur toute spéciale, d'intervenir personnellement dans l'information.

Heath ricana.

— Qui donc abattrait deux femmes si ce n'est un cambrioleur affolé.

— J'ai promis à M. Greene de m'occuper personnellement de l'affaire, et je vous serais obligé de me donner tous les détails que vous connaissez. Il est bien entendu, ajouta-t-il, que je ne généraliserai rien votre activité. Quelle que soit l'issue de l'affaire, le mérite en reviendra complètement à votre département.

— Oh! ça va bien, Monsieur! Il savait par expérience qu'il n'avait rien à redouter de la collaboration avec Markham.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, reprit-il en machonnant son cigare l'air pensif. Un certain Von Blon, médecin de la famille Greene, a téléphoné au commissariat central, vers minuit. Accompagné de quelques gars du bureau, je partis immédiatement pour l'Hôtel Greene, où je trouvais comme vous le savez, une femme morte, et une autre sans connaissance, toutes deux abattues à coups de revolver. Je donnai un coup de téléphone au Dr. Dorémus, le médecin légiste principal, puis inspectai la maison. M. Feathergill qui m'avait rejoint, nous aida dans nos recherches. Mais nous ne découvrîmes pas grand-chose. Ce qui est certain, c'est que le malandrin qui a fait le coup, a dû s'introduire par l'entrée principale, car on a trouvé sur la neige une double série de pas en dehors de celles du Dr. Von Blon. Mais la neige n'était pas assez dure pour garder des empreintes nettes. Il a cessé de neiger vers les onze heures, et il n'y a pas l'ombre d'un doute que ces empreintes aient bien été celles du cambrioleur, car personne, à l'exception du docteur n'est sorti ni entré après la bourrasque.

(A suivre)

## RIEN QUE LA VÉRITÉ



La publicité du

## DÉTECTIVE

force toutes les portes - pour vous en servir adressez-vous :

35, rue Madame — PARIS (VI<sup>e</sup>) Téléphone : LITRÉ 32-11

L'organe officiel  
des indiscrétions  
parlementaires

c'est  
le Cri de Paris

Le numéro 0<sup>re</sup>75 — Bureaux : 18, Bd Montmartre - PARIS (9<sup>e</sup>)  
Abonnement : Un an : 28 fr. — Six mois : 16 fr.

ÉDITIONS ARGO

UN LIVRE ÉTONNANT

## L'HOMME DU VOLCAN

PAR  
JEAN de LAPEYRIÈRE

Le Grand Prix national  
de Littérature 1928

1 Volume in-16 : 12 fr.

ÉDITIONS ARGO



DE BEAUX YEUX

et un ravissant  
regard expressif  
par l'emploi de la

## CIRE TONICYLE

merveilleux produit nouveau qui fixe et fortifie les cils et embellit les yeux

SANS LES PIQUER

Demandez la CIRE TONICYLE

noir, brun, chatain

dans les bonnes parfumeries ou,

pour la recevoir franco, envoyez

12 fr. en mandat ou timbres à l'

INSTITUT MADELYS

37, rue Saint-Lazare, Paris

## Bulletin d'Abonnement

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois, 3 mois).

Nom : .....

Prénoms : .....

Profession : .....

Adresse : .....

Ci-joint mandat ou chèque, montant de

l'abonnement : .....

Remplissez ce bulletin et envoyez-le à :

Direction du journal DÉTECTIVE

35, rue Madame, PARIS (6<sup>e</sup>) Tél. LITRÉ 32-11

Votre abonnement partira du jour de sa réception.

## Un important événement dans le journalisme :

Le 9 Novembre paraîtra le 1<sup>er</sup> Numéro de

# GRINGOIRE

Le grand hebdomadaire Parisien, Littéraire et Politique

Publié sous la direction de

H. de CARBUCCIA, J. KESSEL et Georges SUAREZ

Articles de Raymond POINCARÉ, Louis BARTHOU, Edouard HERRIOT, André TARDIEU, Louis LOUCHEUR.  
Chronique politique de Georges SUAREZ.  
Critique littéraire de Marcel PRÉVOST et Henri BÉRAUD.  
Critique théâtrale de Francis de CROISSET et J. KESSEL.  
Choses vues : Raymond RECOULY.  
Critique musicale de AURIC. Chronique mondaine de la princesse Lucien MURAT.  
Portraits par Henri BÉRAUD, Louis LATZARUS, Joseph DELTEIL, Jean de PIERREFEU, Georges SUAREZ.  
Reportages et Voyages d'Henri BÉRAUD, Albert LONDRES, Paul MORAND, ROUBAUD, Marise QUERLIN, L.-G. ROYER, Pierre DAYE, J. KESSEL.

Dessins et caricatures de GUS BOFA, BIB, PEDRO, BILS, Jean ROUTIER, Roger ROY, MONIER, GROWE, FERJAC, etc...  
Nombreux échos politiques, littéraires, artistiques, mondains, etc.  
Romans et Nouvelles de Marcel PRÉVOST, Henri de RÉGNIER, Paul BOURGET, Henri BORDEAUX, Abel HERMANT de l'Académie Française, ROSNY aîné, ROSNY jeune de l'Académie Goncourt, COLETTE, Cl. FARRÈRE, GÉRARD d'HOVILLE, Henri BÉRAUD, Roland DORGELES, Maurice DEKOBRA, Pierre BENOIT, Paul MORAND, Maurice LAROUY, Paul CHACK, SOMERSET MAUGHAM, Jacques de LACRETELLE, Alfred SAVOIR, ARMANDY, BIRABEAU, Pierre MILLE, Gabriel de LA ROCHEFOUCAULT,

Armand MERCIER, GYBAL, André SAVI GNON, Armand PRAVIEL, Charles PETIT, Pierre BOST, Edouard DULAC, Bernard NABONNE, BOUCHARDON, BOUCARD, LUCIETO, J. KESSEL.  
Articles de François PIÉTRI, Albert BESNARD, André CHEVRILLON, Edouard ESTAUNIE, HENRI-ROBERT, Georges LECOMTE, de l'Académie Française, Lucien DESCARVES de l'Académie Goncourt, Pierre BONARDI, LUGNE-POE, Pierre BRISSON, Professeur, Marcel ACHARD, André BEUCLER, Fernand DIVOIRE, Paul LOMBARD, Louis-Léon MARTIN, FERRI, PISANI, Hervé LAUWICK, PORTMANN professeur, Jean DORSENNÉ, J. ARNAVON, Pierre BENARD, G.-A. MASSON, Raymond LA-TOUR, Raymond MILLET, Étienne REY, etc.

## GRAND CONCOURS

500.000 francs de prix - 1<sup>er</sup> prix : 100.000 francs en espèces

# GRINGOIRE

Qui comprendra 12 grandes pages de journal sera largement diffusé par les soins des MESSAGERIES HACHETTE

Prix : 0.75 (les deux premiers numéros 0.50)

BUREAUX : 20, Avenue Rapp, PARIS (VII<sup>e</sup>) Téléphone : SÉGUR 83-24 et 95-21

A propos du  
SALON DE LA T. S. F.



Au Salon de T. S. F.  
STAND N° 1 - SALLE B

## Les Établissements

# CREO

Compagnie Radio-Electrique de l'Opéra

Téléphone, Central : 31-11

F. N. BONNET, Ingénieur-Constructeur

BUREAUX et MAGASINS de VENTE : 24, rue du Quatre-Septembre — Paris

vous invitent à visiter leur stand, au Salon de la T. S. F., ou à leur rendre visite à leur magasin de vente, vous y trouverez tous les modèles possibles d'appareils de T. S. F. construits avec le plus grand soin et munis des derniers perfectionnements.

Les Établissements CREO suivant leur formule bien connue "*Le bon marché coûte toujours cher*" ne fabriquent que des appareils de choix, montés uniquement avec des pièces de qualité, d'un fini irréprochable, d'une mise au point parfaite.

A QUALITÉ ÉGALE, LES ÉTABLISSEMENTS "CREO" DÉFIENT TOUTE CONCURRENCE

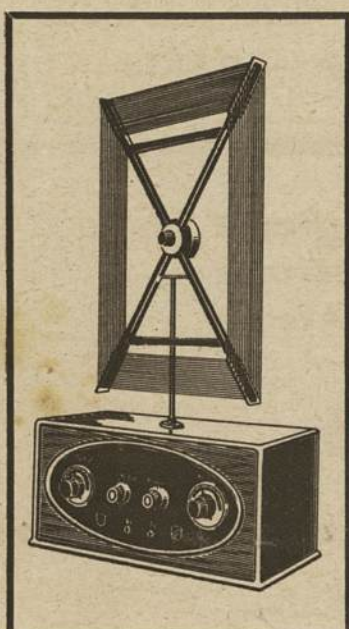
### Les Célèbres

#### STAZODYNE 6 LAMPES

Appareil à changeur de fréquence permettant sur cadre la réception des émissions européennes en haut-parleur et pouvant servir également d'amplification phonographique. Sa sélectivité est parfaite grâce à l'emploi de transformateurs moyenne fréquence et de filtres spéciaux. Élégante ébénisterie en noyer ou acajou. Nous recommandons tout particulièrement cet appareil qui est celui des amateurs désirant des réceptions parfaites pour un prix raisonnable.

Prix de l'appareil nu ..... 1.500 »

Prix de l'appareil complet en ordre de marche avec cadre, lampes, alimentation, diffuseur... 2.400 »



### "STAZODYNE"

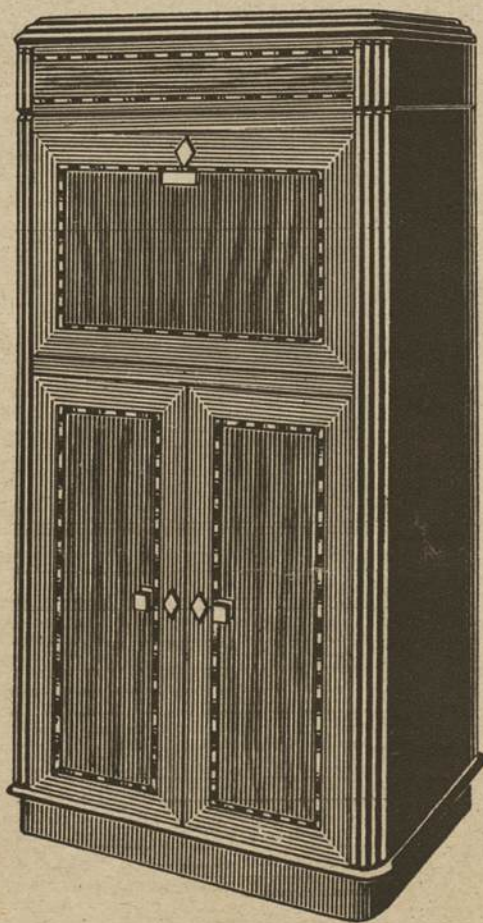
#### STAZODYNE 7 LAMPES

Cet appareil diffère de celui ci-contre par son amplification moyenne fréquence qui comporte 3 étages et a été étudiée pour donner à l'appareil une sensibilité encore accrue. Les transformateurs B. F. spéciaux lui donnent une tonalité extrêmement pure. Appareil idéal pour tous ceux qui, placés dans le voisinage immédiat de stations émettrices, éprouvent des difficultés pour recevoir les émissions étrangères, ou pour les amateurs d'émissions lointaines.

Prix de l'appareil nu ..... 1.800 »

Prix de l'appareil complet en ordre de marche avec cadre, lampe, alimentation, diffuseur... 2.750 »

Vous trouverez sûrement aux Établissements CREO l'appareil à votre goût, de la puissance que vous désirez, depuis le plus 'petit jusqu'au plus grand, ainsi que des postes ondes courtes, toute pièce détachée ou accessoire et toujours de première qualité. - Demandez le catalogue général illustré.



LE MEUBLE FERMÉ  
peut être placé dans n'importe quel salon.

## "LE POLYEUPHONE"

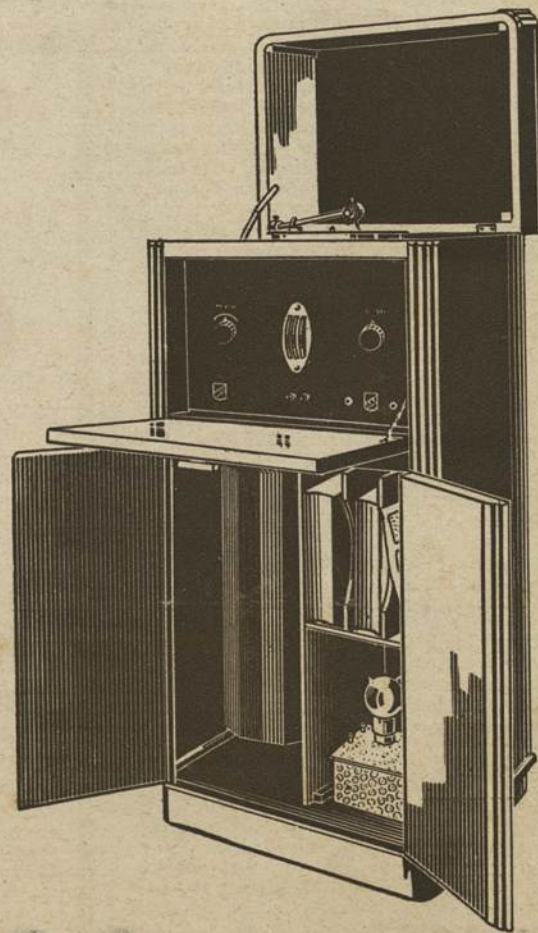
#### SUPER-STAZODYNE 8 LAMPES

Un récepteur de T. S. F. d'une sensibilité et d'une sélectivité uniques ; un phonographe électrique d'une puissance et d'une pureté inégalables ; le tout enfermé dans un meuble de salon des plus élégants. Le récepteur comporte une bigrille oscillatrice, 3 amplificatrices moyenne fréquence, une détectrice, 2 étages basses fréquences étudiés pour l'emploi des "pick-up". Un commutateur approprié met en circuit soit le récepteur T. S. F., soit l'amplificateur basse fréquence, pour l'utilisation du pick-up. Un moteur spécial ne provoquant aucun parasite, branché sur le secteur électrique sert à l'entraînement des disques.

Tous les appareils d'alimentation sont enfermés dans le meuble, ainsi que le cadre, manœuvré par un bouton tournant autour d'une rose des vents. Une disposition spéciale réalise le réglage automatique rêvé par tous les sans-filistes. La pureté des auditions est telle qu'il est impossible de ne pas s'imaginer être en présence même de l'interprétation. La reproduction par pick-up des disques phonographiques est une des plus grandes trouvailles de l'année et le SUPER-STAZODYNE donne à cette application toute récente un prestige sans pareil.

C'est l'appareil idéal pour tous ceux qui veulent avoir surtout de la netteté et une reproduction fidèle de leurs morceaux favoris et des émissions de leur choix.

Prix de l'appareil en ordre de marche ..... 10.000 »



LE MEUBLE OUVERT  
pour permettre de voir les détails de l'installation.

## LES ÉTABLISSEMENTS CREO

24, Rue du Quatre-Septembre - PARIS (II<sup>e</sup>)

construisent également des postes d'émissions d'amateurs. Les consulter à ce sujet.